



# 4<sup>e</sup> DIMANCHE ORDINAIRE

ASSEMBLÉES DU SEIGNEUR 35

**Première lecture** : B. Renaud,  
A. Barucq, J.-L. Déclais \* \* \* \* \*

**Deuxième lecture** : P. de Surgy,  
C. Bigaré, M.-F. Lacan \* \* \* \* \*

**Évangile** : J. Brière, E. Samain

**Notes doctrinales** : M. Tavernier

PUBLICATIONS DE ST-ANDRÉ  
LES ÉDITIONS DU CERF



# A consulter

dans la première série d'Assemblées du Seigneur

## ANNÉE A

Première lecture : N° 68, pp. 83-90: *Chrétien, où est ton trésor ?* par J. MARTY.

Deuxième lecture : N° 73, p. 22 (R. FEUILLET); N° 37, p. 101 (A.-M. BERNARD); N° 89, pp. 66-68 (J. de VAULX).

Evangile : N° 59, pp. 91s (G. LECLERQ); N° 68, pp. 88s (J. MARTY).

## ANNÉE B

Première lecture : N° 5, pp. 46s (M. BOGAERT); N° 28, p. 31 (X. LÉON-DUFOUR); N° 32, p. 43 (J.-P. CHARLIER).

Deuxième lecture : N° 68, p. 36 (E. JACQUEMIN); N° 71, p. 61 (E. JACQUEMÍN).

Evangile : N° 30, pp. 26-36: *Jésus et Béelzéboul*, par R. BEAUVÉRY.

## ANNÉE C

Première lecture : N° 4, p. 47 (J. DUPONT); N° 58, pp. 64-75: *La vocation sacerdotale* par P. FAYNEL.

Deuxième lecture : N° 16, pp. 101-111: *L'authentique charité chrétienne*, par M. LEVALLOIS.

Evangile : N° 38, pp. 26-39: *Jésus à la synagogue de Nazareth*, par G. PÉREZ RODRIGUEZ.

200(471)

2 ASS

As 7

Année A

# Quatrième dimanche ordinaire

ASSEMBLÉES DU SEIGNEUR 35

FACULTAD  
DE  
TEOLOGIA  
Univ. de Deusto  
BILBAO

LES ÉDITIONS DU CERF



Avec l'autorisation des Supérieurs  
© LES EDITIONS DU CERF 1973  
29, bld Latour-Maubourg - Paris 7ème

## Année A

Première lecture : So 2,3; 3,12-13

Deuxième lecture : 1 Co 1,26-31

Evangile : Mt 5,1-12a

*Les trois lectures de ce dimanche sont centrées sur un même thème : celui de la pauvreté évangélique.*

*Toute la tradition prophétique enseigne que Dieu est le défenseur attitré des pauvres, des petits, des méprisés. Mais depuis Sophonie, la pauvreté ne caractérise plus seulement un état social. Elle évoque le fond même de l'expérience religieuse. Attitude de disponibilité, d'accueil et de désir, ouverture au don de Dieu, cette pauvreté dès lors, n'a rien de déprimant, bien au contraire.*

*Jésus, dans le « Sermon sur la montagne » se situe dans cette perspective. Avec sa venue, le Royaume est instauré et peut donc proclamer heureux les pauvres. C'est Dieu certes, qui prend l'initiative de sauver. Mais pour recevoir avec ce salut les richesses du Royaume, des dispositions sont requises, et saint Matthieu insiste sur ce point.*

*Saint Paul, de son côté, rappelle aux chrétiens tentés de l'oublier, que l'Évangile n'est pas une sagesse humaine acquise laborieusement et par leurs propres forces. C'est avec reconnaissance - en pauvre - qu'est accueilli le mystère du Christ crucifié suprême sagesse de Dieu.*

1. Voir No 66, pp. 50-63 : P.E. JACQUEMIN, *Les béatitudes selon saint Matthieu.*



## LES PAUVRES A LA RECHERCHE DE DIEU

So 2,3; 3,12-13

PAR BERNARD RENAUD

Professeur à l'Université de Strasbourg.

La première lecture de ce dimanche articule deux passages du livre de Sophonie littérairement distincts mais étroitement apparentés car ils développent le thème de la pauvreté qui projette sa lumière sur les béatitudes (Mt 5 : troisième lecture).

### A la recherche de Dieu (So 2,3)

Ces premières phrases constituent la pointe d'un bref oracle d'avertissement où le prophète invite la communauté à se rassembler «avant que ne vienne le jour de YHWH qui emportera les hommes comme le vent emporte la bale» (v.1-2). Aux trois «avant que» de la première partie répondent les trois «cherchez» de la seconde.

L'invitation se trouve donc placée sur un horizon de catastrophe, celui du Jour de YHWH (So 1) d'où la liturgie tirera le «*dies irae*», Jour de la venue de Dieu, de sa visite terrible et dangereuse. En So 2,3 le prophète laisse la porte entrouverte sur un espoir de salut : «Peut-être ...». Mais le temps presse. N'est-il pas tout proche, imminent ce Jour ? Ne vient-il pas en toute hâte (1,14) ? Qu'Israël se dépêche donc de se convertir «avant que...».

Mais de quelle conversion s'agit-il ? Que reproche le prophète à Israël ? D'être une «nation sans désir» (2,1), c'est-à-dire, probablement, un peuple satisfait et repu, les yeux braqués sur des biens basement matériels, un peuple sans idéal ni soif d'absolu, en un mot sans besoin de Dieu.

Sophonie veut secouer cette léthargie : «Cherchez», dit-il à ses auditeurs, «cherchez le Seigneur, cherchez la justice,

cherchez l'humilité (la pauvreté)...». Par cette répétition insistante, d'allure parénétique, le prophète du jugement se voudrait persuasif. Il ne s'agit nullement d'un désir inefficace, attentiste mais d'un désir qui lance l'homme à la recherche du bonheur.

Se mettre en route, certes, mais concrètement, qu'est-ce à dire ? Sophonie précise : chercher le Seigneur, c'est chercher la justice. Il en appelle donc à une attitude engagée et non à un quelconque mysticisme évaporé. En somme, Dieu prend le visage du pauvre exploité. Toute la tradition prophétique antérieure nous apprend que Dieu prend la défense des petits et des méprisés (cf: Am 2,7;8,4;Is 3,14s;32,7;Mi 2,8s; etc.). La justice, c'est celle qu'exige la morale de l'alliance, fondée sur l'Être même de YHWH, une morale d'égalité et de fraternité. Toucher aux pauvres, c'est toucher à Dieu lui-même. Sans rien perdre de ses exigences concrètes, cette justice revêt un caractère religieux, elle exprime une foi vivante. On ne peut donc trouver Dieu, si l'on ne se préoccupe pas de son frère, du plus pauvre surtout.

Mais voilà que Sophonie fait éclater les limites du langage quotidien. Avec lui, pour la première fois semble-t-il (cf. cependant Pr 22,4), le mot de pauvreté, d'*anawah* ne caractérise plus seulement un état social, il traduit le fond même de l'expérience religieuse. La traduction oscillera entre humilité et pauvreté, pour définir cette attitude de disponibilité, d'accueil et de désir (cf.2,1). A l'opposé du riche sans désir, le pauvre se présente comme celui qui désire et qui cherche (cf. Ps 34,5-11). Le croyant n'a plus seulement à se préoccuper des pauvres, il doit se trouver du côté des pauvres. C'est même ce qui le caractérise devant Dieu.

On comprend dès lors qu'ainsi valorisée, la pauvreté représente l'attitude décisive exigée du croyant au Jour du grand passage de Dieu. Peut-être ce comportement lui ouvrira-t-il la porte du salut : «Peut-être serez-vous à l'abri au Jour de la colère de YHWH» ? Echo de cette radicalité du jugement et du châtement que porte en lui le Jour du Seigneur, ce «peut-être» nous fait trembler. Le prédicateur veut en effet alerter, réveiller. Toutefois, cet avertissement contient, à sa façon, un rappel opportun de la grâce divine. Certes, il revient à l'homme de se mettre en route, en réponse à l'appel de Dieu, mais le salut demeure pure initiative divine. La démarche de la foi constitue une condition *sine que non*, mais le Seigneur reste libre de ses dons et de ses pardons.


 Un peuple de pauvres (3,12-13)

Sophonie, prédicateur expérimenté, sait jouer sur plusieurs registres : au ch.1, il se faisait messager de malheur; tout à l'heure, son invitation à la conversion se voulait pressante, presque suppliante. Maintenant, le voici encourageant, séduisant même. Après la menace et l'exhortation, la promesse : celle d'un temps nouveau où le petit peuple qui se sera mis en route dans une démarche de foi finira par rencontrer son Dieu. Le tableau n'a rien d'une peinture triomphaliste. Tout le poids du message porte sur la conversion intérieure et la paix qui en découlera. Toutefois, dans le cadre quelque peu eschatologique du Jour de YHWH, cette transformation semble bien ouvrir une ère de perfection définitive.

De quoi sera constitué ce peuple nouveau ? En 2,3 déjà, Sophonie s'adressait aux *anawim* du pays. Dans la Bible, le terme garde toujours quelque chose de sa connotation sociologique originelle : il s'agit vraisemblablement des «indigents du pays». Mais dans le même verset, l'*anawah* nous est apparue dans un environnement proprement religieux. Aussi est-ce sans doute parmi les pauvres, objet d'exploitation éhontée et, de ce fait, hommes de désir s'il en est, que Sophonie semble avoir reçu l'accueil le plus favorable. Il a dû trouver chez eux une capacité de recherche de Dieu, un besoin fou de bonheur, en même temps que cette humilité profonde, consciente de ses propres limites, qui fait attendre de Dieu seul l'accomplissement des espérances. C'est ce que confirme le v.11 quand il oppose à ce peuple de convertis, ceux qui «débordent d'orgueil et se pavanent sur la montagne sainte». On retrouve ici, à l'arrière-plan, la diatribe d'Isaïe selon laquelle le jour de YHWH se tournera «contre tout orgueil et toute arrogance» (Is 2,12).

Il s'agit donc d'un peuple pauvre au sens d'humble, mais aussi de petit, réduit au minimum, car il ne représentera qu'un «reste». Isaïe avait donné à ce terme un sens proprement technique avec une signification ambivalente qu'on retrouve nettement dans ce passage. Il comporte d'abord un aspect négatif : «Je ne laisserai subsister en toi qu'un reste». Israël sera soumis à une purification douloureuse. Sans doute le texte originel portait-il en 3,9 : «Je ferai à mon peuple des lèvres pures». Pour accomplir sa parole, YHWH devra extirper du peuple élu tous les orgueilleux insolents (3,11). Le nombre des réprouvés semble considérable puisqu'il ne restera plus qu'un peuple petit et pauvre». C'est l'aspect catastrophique de cette notion de «reste».

Mais celle-ci présente aussi une face de lumière. Ce petit «reste» constituera le noyau d'une communauté eschatologique en pleine harmonie avec Dieu: Isaïe semblait en voir le présage dans le groupe de ses disciples (Is 8,16ss). Sophonie lui, semble en avoir trouvé la trace dans «les pauvres du pays» et, à leur intention, il va esquisser le portrait du véritable pauvre «selon le cœur de Dieu».

La première démarche consistera en une remise totale au Seigneur. Loin de s'appuyer sur des moyens humains, les pauvres auront «pour refuge le Nom du Seigneur». Le Nom, révélé jadis à Moïse (Ex 3,13-15), concentre en lui toute la présence salvifique de l'Être qu'il désigne : YHWH «celui qui est», c'est-à-dire «celui qui est là», à jamais solidaire de son peuple pour le meilleur et pour le pire. Lié au sanctuaire de Sion «où il réside», ce Nom représente l'ultime et même unique recours. Quasi hypostasié, il s'identifie à la présence même de Dieu comme puissance de salut pour ses pauvres (cf. Pr 18,10; Ps 20,2-3).

De cette proximité avec le Dieu Sauveur, tout découle. Les exigences morales d'abord : «ils(les pauvres) ne commettront plus de crimes; ils ne proféreront plus de mensonges; il n'y aura pas dans leur bouche de langue trompeuse» (3,13). A vrai dire, la dernière expression pourrait bien connoter une valeur plus religieuse que morale. En Jr 8,5 ce terme rare se trouve mis en parallèle avec un refus de conversion. En Sophonie, certes, il qualifie les relations entre frères, entre membres de l'alliance, mais il pourrait découler d'un refus de «chercher un abri en Dieu».

Au terme, cette harmonie des cœurs engendrera la paix. Une image suffit pour l'évoquer mais elle est prégnante, celle du troupeau qui paît en toute sécurité. Cette image sera appélée à une grande fortune avec Ez 34 et Jn 10. Seulement esquissée ici, elle laisse deviner, à l'arrière-plan, une lassitude devant les guerres et les bouleversements occasionnés par les politiques humaines. Elle traduit au mieux cette ardente aspiration à la paix des armes et à la paix des cœurs.

Mais tout cela demeure l'œuvre de Dieu lui-même. Au v.9, lui et lui seul s'engage à opérer cette œuvre de purification qui introduit à la peinture des temps nouveaux. C'est que l'homme s'avère par lui-même incapable de se convertir. Dieu seul peut changer les cœurs. Mais l'espérance a finalement le dernier mot puisque cette impuissance radicale se trouve révélée dans l'acte même où Dieu promet de la surmonter.



Ainsi le rapprochement des deux textes fait par la liturgie de ce jour permet-il de souligner l'équilibre de la vision prophétique du salut, entre l'initiative de Dieu et la collaboration humaine, elle-même fruit de la grâce divine.

### L'ouverture aux nations

Dans l'état actuel du texte, la formulation demeure ambiguë. Sans doute, s'agit-il bien de «reste d'Israël» (3,13). Mais grâce à une opération textuelle qui n'est pas inhabituelle chez les éditeurs des livres prophétiques, l'horizon de 3,9-13 se trouve considérablement élargi. Le texte primitif portait sans doute «Je ferai à mon peuple (*ammi*) des lèvres pures...». En lisant le pluriel *ammim*, «peuples» et en insérant vraisemblablement le v.10, un lointain disciple du prophète a réorienté la promesse vers les nations. Les voici donc appelées, elles aussi, à une œuvre purificatrice qui leur permettra «d'invoquer le Nom du Seigneur».

Par le fait même, elles se trouvent associées de près ou de loin au nouvel Israël. Certes, celui-ci conserve sa prééminence, c'est autour de lui que se regroupent les peuples étrangers convertis. Dès lors, la mystique de pauvreté reçoit une coloration universaliste. C'est à Sion, au Temple, que les nations viennent apporter leurs offrandes (v.10). Mais on sait maintenant que YHWH n'y tolère qu'un peuple de pauvres. Assurément la relecture s'attarde davantage sur le culte que sur la pauvreté spirituelle. Mais celle-ci se lit en filigrane du texte.

Le Christ n'aura qu'à recueillir ce message. Sans doute l'a-t-il entendu commenter dans la liturgie de la synagogue ou du Temple. Sans doute l'a-t-il médité dans sa prière solitaire. Le fruit de toute cette imprégnation, ce sont les béatitudes, plus particulièrement la première, la «béatitude de pauvreté» qui donne le ton à l'ensemble. Tous les hommes sont désormais appelés à constituer ce petit reste des pauvres qui deviendra l'immense peuple des saints.

Ils y trouveront le bonheur et la paix, promis par Sophonie. «Heureux ceux qui ont une âme de pauvres» dira Jésus. En adoptant cette attitude d'humilité et de disponibilité radicale, le croyant participe déjà à la joie des temps nouveaux.

Cette joie naît de la rencontre avec le Seigneur, au cœur de son royaume : «... car le Royaume des cieux leur appartient». Dans les versets qui suivent le passage qui vient d'être commenté, Israël se trouve invité par le prophète à pousser des

clameurs d'allégresse, à se réjouir, car lui dit-on, «YHWH est roi d'Israël au milieu de toi». Ainsi apparaissent, en cette finale de Sophonie, les trois composantes de la béatitude des pauvres.

Le Christ ne s'est pas contenté de les méditer, ni même de les proclamer; il les a vécues. Sur la Croix, il représente à lui seul le peuple petit et pauvre. Mais, ressuscité, il devient comme l'Israël eschatologique, centre d'attraction universel pour tous les hommes, et pour tous les peuples, à condition qu'ils acceptent de suivre son chemin de pauvreté (cf. 1 Co 1, deuxième lecture).



## CONSCIENCE DE SA PAUVRETE ET FIERTE DANS LE SEIGNEUR

1 Co 1,26-31

PAR PAUL DE SURGY

*Professeur à la Faculté de Théologie d'Angers*

Ces pages voudraient aider à comprendre et accueillir le message contenu dans la lecture paulinienne de ce dimanche. Dans ce but, après avoir évoqué le milieu d'origine de ce texte et la fonction qu'il joue dans les premiers chapitres de 1 Co, nous donnerons un aperçu sur la manière dont il est construit et un bref commentaire. Quelques remarques au service de son annonce et de sa mise en œuvre dans la vie de foi se dégageront alors aisément.

### *Milieu de vie*

A l'arrière-plan des divisions qui se font jour dans la communauté de Corinthe et d'un certain engouement des Corinthiens pour la sagesse, il n'est sans doute pas superflu d'évoquer divers aspects du monde grec : d'une part, ses écoles philosophiques avec leurs discours de sagesse sur le monde, la génération des dieux, le mal, l'existence et la vie humaines; et tout ce monde de lettrés, de sages, de «disputeurs» procédant par questions et réponses, où l'on cultivait les lettres et la philosophie (cf. 1 Co 1,20-22); d'autre part, le goût pour les petits groupes, politiques, culturels, religieux, associations ou confréries qui se formaient et vivaient en toute liberté<sup>1</sup>. Il serait, certes, naïf de songer à une simple projection de tout cela dans la communauté de Corinthe ou de dramatiser à l'excès les divisions qui s'y étaient produites et qui ne représentaient ni de véritables partis, ni de vrais schismes. Mais, bien que l'Eglise de Corinthe ait compté peu de gens cultivés, la mentalité ambiante a vrai-

semblablement influencé les convertis venus du paganisme, peut-être même ceux qui venaient du judaïsme et vivaient dans la diaspora. Trouvant prise en la faiblesse humaine, cette ambiance a pu aider à la formation de cénacles dans la jeune Eglise; le goût du beau langage et, surtout, de la sagesse a pu favoriser une tendance à présenter l'Evangile à la manière d'une sagesse de ce monde, voire à le dénaturer en le transformant, jusqu'à un certain point, en sagesse de ce monde.

### *Ce texte dans le développement sur la sagesse de Dieu*

C'est, précisément, à l'encontre des divisions entre chrétiens se réclamant de divers prédicateurs de l'Evangile et du lien de ces divisions avec une tendance à parer l'Evangile des traits de la sagesse du monde, voire à l'assimiler partiellement à cette dernière, que Paul écrit les premiers chapitres de 1 Co. Face aux divisions, il rappelle l'unité et l'unicité du Christ qui en montrent l'inconséquence au regard de la foi (1 Co 1,10-16; cf. épître du 3ème dimanche). Plus loin, il expliquera le rôle des prédicateurs et le sens de leur ministère (3,5-17), avant de terminer sur des indications pratiques (3,18-4,21). Mais, auparavant, à cause du lien entre un attachement mal compris aux prédicateurs et la tendance à faire de l'Evangile une sagesse de ce monde, Paul veut aller au fond des choses en opposant la sagesse du «monde» et la sagesse de Dieu (1,17-3,4). En des lignes qui, paradoxalement, sont parmi les plus belles qu'il ait écrites, Paul remet les Corinthiens face à la Croix du Christ : Dieu ne sauve pas les croyants par la sagesse du monde, mais par la folie du message, par le Christ crucifié (1,17-25). Un peu plus loin, il revient sur la Sagesse de Dieu, manifestée en Jésus Christ (2,6-9) et révélée par l'Esprit de Dieu qui l'a fait connaître aux prédicateurs de l'Evangile (2,10-16), mais que les Corinthiens ne perçoivent pas comme Sagesse parce que leur vie n'est pas suffisamment menée dans la docilité à l'Esprit (3,1-5). Entre le moment où il met les Corinthiens en présence du Christ crucifié, «sagesse de Dieu», et celui où il montre en ce crucifié, «Seigneur de la gloire», la révélation de la sagesse de Dieu, Paul, pour souligner que Dieu ne sauve pas par la sagesse du monde, cite deux faits connus des Corinthiens : le recrutement de leur Eglise ne s'est pas effectué selon les lois d'une sagesse

mondaine, afin qu'ils apprennent à ne se glorifier que dans le Seigneur (1,26-31); et lui ne leur a pas annoncé l'Évangile avec le prestige de l'éloquence ou de la sagesse, mais dans la faiblesse, pour que leur foi repose sur la puissance de l'Esprit de Dieu, et non sur la sagesse des hommes (2,1-5).

1 Co 1,26-31 prend donc appui sur la constatation d'un fait : la composition concrète de la communauté de Corinthe. Mais, le texte veut illustrer et mettre en valeur, par contraste avec la sagesse du monde, la sagesse de Dieu, manifestée dans le Christ crucifié, et inviter la communauté de Corinthe à en tirer les conséquences pour son comportement.

#### *Que nul ne se glorifie devant Dieu (vv. 26-29)*

Paul développe la leçon qu'il entend donner sous deux aspects complémentaires, l'un négatif, l'autre positif. Partant de la pauvreté humaine - selon l'appréciation courante - du recrutement de l'Église de Corinthe, il fait percevoir, à travers ce fait, une conduite divine, destinée à faire prendre conscience de la gratuité de l'initiative de Dieu qui appelle : ainsi, face à la gratuité du don de Dieu, toute prétention de l'homme à se glorifier en lui-même se trouve réduite à néant (vv.26-29). A ces Corinthiens qui ne sont rien au regard d'une sagesse mondaine, Paul affirme, ensuite, que c'est par Dieu qu'ils existent dans le Christ, envoyé pour nous comme sagesse et comme rédempteur, en sorte que, si quelqu'un veut se glorifier, il ne puisse le faire que dans le Seigneur (vv.30-31).

A Corinthe, parmi les membres de l'Église, se trouvent des Juifs, dont Crispus, chef de la Synagogue, des Grecs comme Eraste, le trésorier de la ville, des Romains comme Caius et Fortunatus, et, sans doute, des personnes de toutes races (Ac 18,8; Rm 16,23; 1 Co 1,14; 16,17). Comme le laisse entendre Paul, l'Église compte dans l'ensemble, « peu de riches, peu de gens de haute naissance (1 Co 1,26-27), mais une majorité de petites gens, humbles artisans, portefaix, débardeurs, etc. L'élément servile, dans cette ville qui comptait des centaines de milliers d'esclaves, doit avoir été nombreux. Bref, une image fidèle des premières églises recrutées surtout parmi les humbles et les déshérités de la vie »<sup>2</sup>. En elle, il y a peu de « sages aux yeux des hommes », peu de personnages possédant la puissance, l'influence, la force; peu de gens de haute naissance, appartenant, en ce premier siècle, à « la bourgeoisie urbaine, qui exerce le patronat, et constitue la classe dominante et gouvernante de

la cité avec tout le prestige social qu'elle comporte ».<sup>3</sup>

A ces Corinthiens qu'il veut arracher aux pièges d'une sagesse trop humaine, Paul rappelle, sans ménagements, l'humble condition où les a trouvés l'appel de Dieu. Mais ce faisant, il ne se contente pas de rabattre les prétentions des Corinthiens, en se plaçant du point de vue de l'appréciation courante. Il entend montrer, à partir de ce fait et de la leçon qu'implique l'appel de Dieu, l'inanité de ces prétentions. Dans le recrutement de son peuple, Dieu ne tient pas compte des jugements de valeur et des normes de la sagesse humaine. En une série d'antithèses, Paul oppose « ce qui est fou » (inepte, insensé) aux sages, « ce qui est faible » à « ce qui est puissant », « ce qui est sans naissance et ce que l'on méprise » à, du moins l'attendrions-nous, « ce qui est de haute naissance » (cf. v.26), mais il abandonne le second membre de l'opposition pour une antithèse lapidaire qui résume tout : Dieu a choisi « ce qui n'est pas » pour réduire à rien « ce qui est ». Cette conduite et cette pédagogie de Dieu illustrent ce que Paul a dit précédemment : « Dieu n'a-t-il pas frappé de folie la sagesse du monde ? ... Il a plu à Dieu de sauver les croyants par la folie du message », (vv.20-21). Elles ont un but déterminé : « que nul n'aille se glorifier devant Dieu », c'est-à-dire, avec une nuance très marquée de confiance, se vanter, s'enorgueillir. Dieu choisit « ce qui n'est pas » afin qu'aucun homme ne prenne prétexte de ses dons naturels - sagesse, puissance, rang social - pour s'enorgueillir devant Lui. Toutefois, l'attitude d'humilité des croyants devant Dieu repose également sur des raisons positives.

#### *Se glorifier dans le Seigneur (vv.30-31)*

Cette humilité se fonde surtout sur ce que Dieu a fait pour les siens. « C'est par Lui que vous êtes dans le Christ Jésus ». Le verbe « être » a ici toute sa force. On pourrait entendre simplement : « C'est par lui que vous vous trouvez dans le Christ ». Mais l'opposition entre « ce qui est » et « ce qui n'est pas », le parallèle entre la pauvreté humaine des Corinthiens qui montre leur incapacité à se glorifier devant Dieu, et leur existence chrétienne qui leur permet de se glorifier dans le Seigneur, l'énoncé de ce que Dieu a appelé le Christ à être pour nous (v.30b), tout cela invite à comprendre le verbe au sens fort d'« exister ». Ceux que le monde méprisait et que Dieu a choisis pour réduire à néant toute prétention humaine se voient mis en présence du don de Dieu : ils « sont », ils ont vraiment

une existence dans le Christ Jésus, et cette existence, ils la tiennent de Dieu.

C'est, de par Dieu, en effet, que le Christ «est devenu pour nous sagesse, justice et sanctification, rédemption» (v.30b). Ces mots expriment quelque chose de ce qu'est le Christ, de sa mission et de ce qu'il fait pour nous, selon la volonté du Père : le Christ personnifie ces réalités, et il est envoyé par Dieu pour nous y faire participer. Il est «sagesse de Dieu» (v.24) : il est «celui dont le don au monde nous rend accessible la connaissance profonde de la sagesse de Dieu»<sup>4</sup>, ce dessein de Dieu de sauver le monde dans le Christ crucifié et sa gloire. Il est celui qui, accomplissant la rédemption en son propre sang, manifeste la «justice de Dieu», autrement dit la fidélité de Dieu à ses promesses de salut, et qui nous justifie par la foi : ainsi est-il notre justice et celui qui nous sanctifie. Il est tout cela pour nous «en vertu de la rédemption qu'il accomplit» (Rm 3,24), de la libération qu'il opère en son propre sang et par laquelle il nous délivre du joug du péché pour faire de nous son peuple, pour nous faire être et vivre avec lui en Dieu. Chacun de ces titres qui disent ce qu'est le Christ et quelle est sa mission envers nous, nous ramène à l'annonce du Christ crucifié, «scandale pour les Juifs et folie pour les païens, mais pour ceux qui sont appelés, Juifs ou Grecs, ... puissance de Dieu et sagesse de Dieu» (1,23-24). Par le fait même, ils mettent les Corinthiens, et nous avec eux, en présence de la gratuité du salut que Dieu nous donne en Jésus Christ.

Pour Paul, la conséquence coule de source : si Dieu a appelé les Corinthiens à devenir membres de l'Eglise, sans tenir compte des critères de la sagesse humaine, s'il les a fait «être» dans le Christ devenu pour eux justice, sanctification, sagesse, rédemption, ils peuvent placer leur gloire et leur confiance dans le Seigneur et ils ne peuvent le faire qu'en Lui (Rm 5,11). Pour exprimer le sens de cette pédagogie du salut par la Croix quant à l'attitude des croyants en face de Dieu, Paul cite librement un texte de Jérémie dont il retient l'essentiel de ce qui vient à son propos. Le prophète annonçait :

Ainsi parle Yahvé :

Que le sage ne se glorifie pas de sa sagesse,  
que le vaillant ne se glorifie pas de sa vaillance,  
que le riche ne se glorifie pas de sa richesse !

Mais qui veut se glorifier, qu'il trouve sa gloire en ceci :

avoir de l'intelligence et me connaître.  
Car je suis Yahvé, qui exerce la bonté,  
le droit et la justice sur la terre :

oui, c'est en cela que je me complais,  
oracle de Yahvé (Jr 9,22-23).

Parlant probablement de Dieu le Père, plutôt que du Christ, Paul conclut : «Si quelqu'un se glorifie, qu'il se glorifie dans le Seigneur» (v.31). Telle est, à l'opposé de toute prétention, l'attitude que Paul, conformément à l'intention divine, demande aux Corinthiens, et qu'ailleurs il exprime aux Romains :

Nous nous glorifions en Dieu par notre Seigneur Jésus Christ par qui dès à présent nous avons obtenu la réconciliation.(Rm 5,11).

#### Pour une annonce pastorale

Cette lecture et tout son contexte montrent que l'Evangile n'est pas une sagesse humaine et n'en est pas le fruit : la foi chrétienne porte sur la sagesse divine centrée sur le mystère du Christ, et au cœur duquel se trouve la Croix.

Mais, si l'Evangile n'est pas une sagesse humaine, il faut se garder de laisser croire que Paul méprise cette sagesse. Chacun peut constater le contraire, dans cette même épître, en voyant comment l'apôtre cherche le contact avec la pensée de son temps pour parler aux hommes et leur annoncer le Christ. *Paul ne combat pas la sagesse humaine, il combat la suffisance.* Comme l'évangile combat la suffisance du riche dans sa richesse (Lc 12,16-21), celle du Pharisien dans ses œuvres et observances (Lc 18,9-14), Paul combat le suffisance du sage dans sa sagesse, et, à travers elle, la suffisance des Corinthiens. Mais *il n'en reste pas à un plan purement moral.* L'attitude qu'il demande se fonde sur la reconnaissance de la gratuité de l'action divine : l'appel divin, le don de Dieu qui fait vivre dans le Christ, le dessein de salut du Père envoyant le Rédempteur. Devant l'amour gratuit que Dieu nous porte en Jésus Christ, Paul invite, en fait, les chrétiens à une *pauvreté évangélique* semblable à celle de Marie dans le Magnificat; et c'est *par la reconnaissance du mystère du Christ crucifié*, lui le Seigneur de la gloire, reconnaissance qui rend vaine en nous toute arrogance, que Paul nous convie à y parvenir.



## NOTES

1. L. CERFAUX, *L'Eglise des Corinthiens* (Témoins de Dieu, 7), Paris, 1946, pp.14-20; M.-A. CHEVALLIER, *Esprit de Dieu, paroles d'hommes* (Bibliothèque théologique), Neuchâtel, 1966, pp.22-25.
2. E. OSTY, *Les épîtres de saint Paul aux Corinthiens* (La Sainte Bible), Paris, 1949, pp.11-12.
3. C. SPICQ, *Épîtres aux Corinthiens* (La Sainte Bible - Pirot, t.11/2), Paris, 1949, p.184.
4. L. CERFAUX, *Le Christ dans la théologie de saint Paul* (Lectio divina, 6), p.206. Ce texte, sans identifier formellement le Christ et la Sagesse même de Dieu, met sur la voie vers cette identification : cf. *op.cit.*, pp.206-208, et A. FEUILLET, *Le Christ sagesse de Dieu d'après les épîtres pauliniennes* (Etudes bibliques), Paris, 1966, pp.52-53.

## Année B

## CE QUI EST FAIBLE ET MÉPRISÉ

Il m'est arrivé quelquefois de sentir très profondément ce renversement de valeurs, cette sagesse divine, ce langage divin, folie ou idiotie aux yeux des hommes. Je l'ai senti devant certaines personnes blessées dans leur être.

Durant une retraite que j'ai donnée l'année dernière, se trouvait Billy, un jeune Noir, aveugle, le visage très difforme. Comme il était aveugle, ses yeux ne brillaient pas; ils n'avaient pas l'éclat de la vie. Billy parlait très peu et toujours très bas... Billy qui n'est rien devant les hommes, qui n'a pas beaucoup de raisonnement, s'est levé et a chanté seul : «Je suis la Résurrection et la Vie». On sentait que c'était vrai, que c'était réellement lui qui était la Résurrection et la Vie et on se sentait bien devant lui...

Quelques jours plus tard j'étais à Toronto avec un groupe de personnes qui se préparaient à partir pour le pèlerinage «Foi et Lumière». Une dizaine de personnes «normales» et une dizaine de personnes handicapées se trouvaient là. C'est quelquefois drôle de voir des «normaux» et des «anormaux» ensemble ! Les «normaux» sont bloqués et éprouvent beaucoup de difficultés à s'exprimer, tandis que les personnes «anormales» parlent sans peur, sans censure, et échangent sans difficulté sur la vie de l'Esprit, sur Jésus...

C'est un peu cela le mystère de cette terre : tout est à l'envers... les «normaux» sont des anormaux et les «anormaux» sont des normaux; les riches sont pauvres et les pauvres sont riches. C'est ce mystère qui est exprimé dans les Béatitudes car celles-ci annoncent tout ce que nous ne voudrions pas être alors que les malédictions annoncent ce que toute une partie de notre être désire.

Jean VANIER



## IL GRAVIT LA MONTAGNE

Miracle des miracles, mon enfant, mystère des mystères.  
Parce que Jésus Christ est devenu notre frère charnel  
Parce qu'il a prononcé temporellement et charnellement les  
paroles éternelles,  
*In monte*, sur la montagne,  
C'est à nous, infirmes, qu'il a été donné,  
C'est de nous qu'il dépend, infirmes et charnels,  
De faire vivre et de nourrir et de garder vivantes dans le temps  
Ces paroles prononcées vivantes dans le temps.  
Mystère des mystères, ce privilège nous a été donné,  
Ce privilège incroyable, exorbitant,  
De conserver vivantes les paroles de vie,  
De nourrir de notre sang, de notre chair, de notre cœur  
Des paroles qui sans nous retomberaient décharnées.  
D'assurer, (c'est incroyable), d'assurer aux paroles éternelles  
En outre comme une deuxième éternité,  
Une éternité temporelle et charnelle, une éternité de chair et  
de sang,  
Une nourriture, une éternité de corps,  
Une éternité terrienne.  
Ainsi les paroles de Jésus, les paroles éternelles sont les nourris-  
sonnes, les vivantes nourrissonnes de notre sang et de notre  
cœur  
De nous qui vivons dans le temps.

Charles PEGUY <sup>1</sup>

1. Charles PEGUY, *Le porche du mystère de la deuxième vertu*, Paris, La Pléiade  
(Oeuvres poétiques), 1960, pp.587-588.

## Année B

Première lecture : Dt 18,15-20

Deuxième lecture : 1 Co 7,32-35

Evangile : Mc 1,21-28

*Le récit de l'exorcisme pratiqué par Jésus à Capharnaüm ne peut manquer de dérouter un homme d'aujourd'hui. Par ailleurs cette page d'Evangile comporte des traits qui surprennent : un démon proclame savoir qui est Jésus; le Maître lui impose silence; la foule admire non la puissance de l'exorciste, mais la nouveauté et l'autorité de son enseignement. Ne faut-il pas en conclure que Saint Marc interprète le fait dans une intention bien précise, et qu'il faut s'attacher à saisir sa pensée ?*

*On voit alors qu'il veut amener le lecteur à la profession de foi chrétienne, à la reconnaissance de Jésus Messie et Fils de Dieu venu libérer tous les hommes de l'emprise du mal. Mais cette reconnaissance n'est possible qu'à la condition de suivre Jésus jusqu'à la croix. Alors, et alors seulement on le connaît « bien », et non comme les démons. Car l'autorité souveraine, divine, de Jésus se manifeste dans son enseignement plus que dans son pouvoir de faire des miracles. Il est en effet le porteur autorité, unique, annoncé jadis par Moïse (première lecture).*

*Il vaut alors la peine de se libérer totalement pour se consacrer exclusivement aux affaires du Seigneur, en renonçant même à la vie normale du mariage, si le charisme en est donné (épître).*

PAR ANDRÉ BARUCQ

Professeur à la Faculté de théologie de Lyon

Cette lecture est empruntée au livre de l'Ancien Testament connu sous le nom de *Deutéronome*, la «seconde Loi». Ses monitions et prescriptions, placées conventionnellement dans la bouche de Moïse, veulent être une seconde proclamation de la Loi, adaptée à la vie d'Israël arrivé au pays de Moab, prêt à entrer en Canaan. Proclamation des clauses de l'Alliance et catéchèse lévitique sur son fondement et ses exigences<sup>1</sup>, le Deutéronome a aussi partie liée avec les cercles prophétiques : ceux du royaume d'Israël, dont la population était particulièrement mêlée avec un reste encore bien vivant de la gent cananéenne, et ceux du royaume de Juda, Jérémie et ses disciples entre autres. Ceci explique la présence dans ce livre du passage lu ce dimanche.

Les vv. 15-20 du ch. 18 font partie du «Code deutéronomique». Précédemment (12, 1-16, 1) le «code» s'est intéressé au culte et aux exigences de pureté alimentaire en vue de prémunir Israël contre toute contamination idolâtrique : projet cher au Deutéronome (12,28-31;13,1-14,2). Il s'intéresse ensuite à l'organisation de l'État (16,18-17,20) et traite alors des juges, des rois, des lévites et aussi des prophètes. Paradoxalement la fonction prophétique paraît soustraite à la sphère du «charismatique» et située dans celle de l'institution.

### *Vers qui se tourner ?*

Le Deutéronome parle des prophètes en les opposant aux «devins et oracles», très prisés parmi les peuples du Proche Orient d'alors<sup>2</sup>. Déjà en 13,2-6 il avait été question d'eux, surtout à propos des «visionnaires» et des «faiseurs de miracles». Si de tels gens se prévalent de leurs soi-disant pouvoirs pour entraîner vers les faux-dieux, qu'on les supprime ! C'est une mesure prophylactique en contexte de lutte anti-idolâtrique (comme celle de l'anathème, par exemple : Dt 20,10-18).

Dans ce passage les faux-prophètes sont plutôt des prédicants qui prétendent, sans mandat, parler au nom de Yahweh ou même «d'autres dieux» (v.20). La non réalisation de leurs prophéties les convaincra de mensonge : on les tuera ! Le critère d'appréciation du prophète diffère de celui que donnait 13,2-6. Il s'agissait là d'influence religieuse : était faux le prophète qui détournait de Yahweh. Ici son tort consiste à se prévaloir d'une mission inexistante (v.20). De toute façon Israël doit veiller à ne pas se laisser tromper par de tels beaux parleurs. Les luttes de Jérémie contre certains d'entre eux dénotent le bien fondé des mises en garde deutéronomiques (cf. Jr 22,9-40 ; 28,15).

### *Refus des pratiques divinatoires ou magiques*

Le v.14 s'ajoute à ce que nous venons de dire pour prouver que la vie d'Israël en Canaan inspira ce passage. Il résume les vv. 9-13 refusant pour Israël les comportements des païens. Les expressions : «quand tu seras arrivé ... ces nations que tu vas déposséder...» ne peuvent tromper. Il y a longtemps qu'on vit au milieu d'elles. On ne les a ni exterminées ni éliminées (cf. Jg 2,23).

Le Deutéronome s'intéresse donc aux prophètes par opposition aux «oracles et devins». Aux vv. 10-12, il énumère les médiums, devins, nécromanciers, ceux qui jettent des charmes, qui recourent aux présages, à la divination, à la sorcellerie, toutes techniques très appréciées. Le fait de «faire passer son fils ou sa fille par le feu» était-il lié à quelque pratique de sorcellerie ? Par la stèle de Mécha, roi de Moab, par les pratiques phéniciennes et celles de Canaan dans les rites de dédicace des villes (cf. 1 R 16,34), par le cas, plus obscur, d'Achaz faisant passer son fils par le feu (2 R 16,3) on peut penser que ce rite inhumain était considéré comme destiné à apaiser la colère des dieux, un moyen de faire échec à un destin fatal. Cela est abominable à Dieu, dira le Deutéronome (18,13).

### *Dieu sait les besoins de son peuple*

Mais alors l'Israélite va-t-il se trouver démuné devant la fatalité qui le guette ? Ses voisins savent se prémunir, lui reste sans défense. La question s'était jadis posée sur un autre terrain, celui de la réussite agricole. Seuls les Baals n'étaient-ils pas capables d'octroyer la fécondité du sol à ceux qui, cultivant «leurs» terres,

savaient les honorer (cf. 2 R 17,24-28, très éclairant !) ? Alors, et dans le cas présent, prophètes et deutéronomistes donnent leur point de vue : la terre et le peuple sont à Yahweh. Qu'Israël ait confiance en lui, il le défendra (cf. 2 R 17,35-40).

Par quels moyens ? La Bible parle plusieurs fois de consultations et de réponse de Yahweh. Quelques « techniques » sont connues : l'*Ourim* et le *Toummim*, énigmatique consultation de Dieu par le ministère des prêtres; le jet des flèches, dont la direction est significative; les sorts<sup>3</sup>. Faut-il dire que « le Deutéronome se montre hostile à ces procédés irrationnels, indignes de la nature raisonnable de l'homme » ?<sup>4</sup> Ici comme en de multiples détails, le yahwisme avait intégré certaines coutumes ethniques en leur conférant un sens religieux. On demanderait à Dieu de manifester sa volonté par quelque signe. Ce que redoute le Deutéronome c'est que, gênés par l'obligation de devoir recourir aux lévites ou aux prêtres pour consulter Dieu, les Israélites n'aillent au plus proche ou à ce qui pouvait sembler plus démonstratif et plus mystérieux, qu'ils ne se tournent vers les devins cananéens.

### Il suscitera un prophète

Dieu va donc proposer un « ministère de remplacement », celui des prophètes. N'est-ce pas ravalier le prophétisme à un rôle quelque peu charlatanesque ? Non. Cela a d'ailleurs été mis hors de cause lorsque l'auteur s'exprimait à propos des faux-prophètes. Simplement et plus profondément, le prophète va être présenté comme le porte-parole de Dieu, sa bouche, celui qui signifiera ses paroles au peuple en toute circonstance où Yahweh jugera bon de l'instruire. La mission de prophète ne sera plus considérée à l'intérieur des catégories de « divination » (cf. jadis le cas de Samuel en 1 S 10,18-20) mais par référence au fait de l'Horeb où se produit la première confrontation de Dieu et de son peuple pour l'Alliance. De ce fait, Moïse se voit placé à l'origine du prophétisme, ce que signifiaient déjà les « récits de mission » dans leur double rédaction yahwiste (Ex 4,15-16) et sacerdotale (Ex 6,28-7,2). Si Aaron est « le prophète » de son frère bégayant, Moïse l'est de Dieu qui lui confie sa parole.

Ainsi donc le Deutéronome entend bien situer le prophétisme d'Israël en une position radicalement transcendante, toute autre que celle du prophétisme cananéen<sup>5</sup>.

### La portée de la promesse

Ceci dit pour donner toute sa signification à notre texte, il nous faut maintenant en examiner de plus près le contenu et voir ses incidences théologiques.

a) Moïse est censé parler. Le prophète que votre Dieu fera lever sera l'un « parmi vos frères... comme moi ». Faisant allusion à la théophanie de l'Horeb-Sinaï, il rappelle que c'est lui qui a reçu la promesse du prophète à venir (v.18). En Ex 4 et 6 cités plus haut, Dieu prend l'initiative de se choisir un prophète. A l'Horeb c'est le peuple qui demande un médiateur, un porte-parole. Et Dieu de dire : « Ils ont raison... ! » La délégation sera donc d'abord donnée à Moïse qui, de ce fait, fera figure de tête de ligne du prophétisme. Le biographe qui, en Dt 34,1-2 raconte sa mort et fait son éloge proclame « qu'il ne s'est plus levé en Israël de prophète pareil à Moïse, lui que Yahweh connaissait face à face ». La situation prophétique de Moïse avait aussi l'avantage de le situer en face des devins cananéens. Si leurs prodiges pouvaient impressionner, Moïse n'en avait-il pas accompli de bien plus spectaculaires en Egypte ? Les magiciens n'avaient-ils pas été alors obligés de reconnaître sa supériorité (Ex 8,15) ? Comment Israël pouvait-il craindre d'être démuné au regard des païens ?

b) En second lieu le prophète est pris du milieu de ses frères (comparer ce qui est dit du roi, autre « fonction » dévolue en faveur du peuple : Dt 17,15). Mais l'initiative vient du Seigneur. Comme en Dt 17,14 (après 1 S 8,4-9) où le peuple dit : « Établis sur nous un roi... comme les autres nations », ainsi d'après Dt 18,16 c'est encore le peuple qui demande un intermédiaire entre Dieu et lui. Mais Dieu, lui répondant par Moïse, tient à sauvegarder son initiative : « Dieu fera se lever un prophète... (v.15); je ferai se lever... (v.18) ». En Dt 17,15 (et 2 S 8,9) si le peuple demande la royauté, Yahvé choisit le roi. Il est clair pour le deutéronomiste que Dieu prend bien en main les destinées de son peuple et les hommes qu'il y préposera.

c) N'ayant raconté ni la mission de Moïse selon Ex 4 et 6, ni la théophanie du Sinaï avec les détails d'Ex 19-20 (cf. Dt 4,9-14), le Deutéronome tient à préciser la fonction du prophète : Dieu mettra ses paroles dans sa bouche et il dira tout ce qu'il lui prescrira (v.18). Traduisant la peur sacrée du peuple devant les prodiges majestueux du Sinaï, le rédacteur rappelle qu'il craignit alors de s'entretenir face à face avec ce Dieu redoutable. En Ex 20,19 c'est à Moïse que les Israélites s'adressent : « Parle-nous,

Univerdad de Deusto

toi, mais que Dieu ne nous parle pas !» Il exploite la donnée traditionnelle avec l'intention d'insister sur l'initiative divine qui ne se limite pas à régler la situation particulière du Sinaï, mais tend à instituer un mode de rapports permanent entre lui et son peuple.

d) Comme porte-parole de Yahweh le prophète doit être écouté. Le v. 19 couvre son intervention de l'autorité même de Dieu. On perçoit un écho de ce texte dans la parole du Christ en Jn 8,47 et 12, 48.50. Jésus s'y situe clairement comme «prophète», porte-parole du Père. On la décèle encore à l'arrière-fond de la mission donnée aux soixante-douze disciples en Lc 10,16. Envers ses envoyés, le Seigneur exige une attitude d'écoute et d'accueil. S'assimilant ses mandataires il entend les voir tenus en estime en vertu même de leur mission.

e) Mais les prophètes ont aussi leurs obligations dont l'essentielle est de ne pas trahir qui les envoie. Ici l'expression «un prophète a de toute évidence un sens distributif : un prophète quel qu'il soit parmi ceux que Dieu a mandatés. Si ce prophète n'exprime pas avec fidélité le message reçu, il mourra. L'Ancien Testament mentionne parfois de ces faux-prophètes soucieux de se ménager les bonnes grâces du peuple. Ils sont stigmatisés et frappés (cf. Jr 6,11-14; Jr 28; Ez 13,1-7).

Autre cas : des prophètes parleraient au nom d'autres dieux. On peut penser aux prophètes de Baal poursuivis par le zèle d'Elie (1 R 18,20-40). Les prophètes, alors propagent un culte idolâtrique, ils ne profèrent aucun message. C'est plutôt à propos d'une réprobation universelle de toute divination ou mantique que le Deutéronome mentionne ce cas.

### De Moïse à Jésus Christ

La mention de ce prophète «semblable à Moïse» que Dieu «fera lever» a suscité bien des questions. Si au v.20 il peut s'agir de tout prophète, en est-il de même aux vv. 15 et 18 ? Au v.16 on parle de Moïse. Au v.18, en raison du contexte, il s'agit certainement de tout prophète. Mais au v.15 il semble que le mode d'expression vise une personnalité plus précise et éminente.

A l'époque du Christ on attendait «un» prophète : «Es-tu le prophète qui doit venir ou devons-nous en attendre un autre ? » (Jn 1,21). On pensait à un nouvel Elie (Mt 11,14 en référence à Mi 3,23); à un autre Jérémie (Mt 16,14). Or le Christ s'intègre dans la lignée de Moïse-prophète. Il se fait l'interprète autorisé

de la Loi (Mt 5, 21.27) et veut la prolonger (Mt 5,17) en son propre nom : «Et moi je vous dis...» Il s'insère dans la lignée prophétique en parlant de sa mort : «Il ne convient pas qu'un prophète meure hors de Jérusalem» (Lc 13,33).

On peut donc dire que notre texte concerne très évidemment le Christ-prophète. Mais non pas isolé de la lignée des porteurs authentiques de la parole de Dieu. Si à un moment donné on pouvait se plaindre en Israël de ce qu'il n'y avait plus de prophète (Ps 74,9 cf. 1 M 4,46; 14,41), quand «le» Prophète viendra, on ne se référera guère à lui. A la façon des vrais prophètes il contredisait trop ouvertement ce qu'on attendait de lui. Comme Jérémie (ch.42-43) le Christ saura, à ses dépens, que les hommes exigent du prophète non tant la parole de Dieu que celle qui justifierait leurs options.

### Et puis après... ?

Nous savons par les Actes des Apôtres et par saint Paul que le prophétisme charismatique eut un rôle dans l'Eglise naissante (Ac 13,1; 1 Co 12,28). Un faux prophétisme se leva d'ailleurs très tôt. On peut en distinguer des traces dans la Gnose. Le prophétisme a-t-il disparu avec l'organisation de la vie ecclésiale ? Vatican II ne parle qu'en général des charismes encore répartis par l'Esprit pour le bien de la communauté, se référant aux passages pauliniens qui classent précisément la prophétie parmi les charismes (cf. *Lumen gentium* 4 et 7). Ce n'est pas là une invitation à se prévaloir orgueilleusement et à la légère d'un mandat prophétique. Comme Apôtre, Paul se reconnaissait le droit de contrôler l'usage des charismes (1 Co 14,27. 33. 39-40) et *Lumen gentium* cité comme *Ad gentes* 28 rappellent que d'une part l'Esprit soumet à l'autorité des Apôtres les bénéficiaires de charismes et, d'autre part, que ces charismes, dans leur diversité, doivent être ordonnés à une même fin : la construction de l'Eglise et non sa destruction (cf. 1 Co 15,33). Il y a, dans cette façon d'envisager le charisme prophétique, une constante doctrinale, une cohérence de la révélation : le Christ se réfère au mandat du Père, saint Paul rappelle que les charismes sont un don de l'Esprit envoyé par le Christ d'auprès du Père et que, parmi eux, le «gouvernement» est aussi un charisme (1 Co 12,28). Il vise à sauvegarder l'unité du Corps du Christ. Vatican II répercute la même doctrine.

Le critère du vrai prophète est sans doute actuellement celui de la cohérence de son message avec l'économie de la Révélation dont le Christ restera toujours l'éminent prophète.

## NOTES

1. On pourra lire en P. BUIS et J. LECLERCQ, *Le Deutéronome* (Sources bibliques) Paris, 1963 pp.12-18, une présentation de l'histoire de la composition du Deutéronome et de ses rapports avec la réforme d'Ezéchias (720) d'abord, de celle de Josias (622) ensuite. D'autres façons d'envisager cette question sont données en *Introduction à la Bible* de A. ROBERT et A. FEUILLET, t.I, Paris 1959<sup>2</sup> p.371 (H. CAZELLES). Si la partie centrale, celle d'où est extraite notre texte, est antérieure en ses éléments à la réforme de Josias, on peut difficilement la faire remonter jusqu'à Ezéchias. Quant à «l'Alliance au pays de Moabs», ne serait-ce pas une création de l'école deutéronomiste ?
2. Voir à ce propos notre article *Oracle et Divination* dans le *Diet de la Bible*, Supplément, t.VI (1960) col. 756-765 et bibliographie col. 787; à compléter par L. RAMELOT, article *Prophétisme* du même dictionnaire, t.VIII (1971) col.866-869-883.
3. cf. P. BUIS et J. LECLERCQ, *Le Deutéronome*, p.138 et notre art. *Oracle...* déjà cité col. 775-785.
4. cf. P. BUIS, *loc. cit.*, p.139
5. Sur ce prophétisme cananéen, se rapporter à 1 R 18,22 à propos des prophètes de Baal et, pour d'autres témoignages, notre art. *Oracle* déjà cité, col.760-761 auquel on ajoutera L. RAMELOT, art. *Prophétisme*, déjà cité, col. 896-903 et 1028-1029, à propos du récit biblique.

## APPEL AU CÉLIBAT CONSACRÉ

1 Co 7,32-35

PAR CHRISTIAN BIGARÉ

*Aumônier de l'Ecole Fénelon (Vaujours)*

Cinq ans à peine séparent l'arrivée de Paul dans la capitale de l'Achaïe et la rédaction de la 1ère aux Corinthiens. La jeune communauté, devenue vite importante et florissante, abonde peut-être en charismes (1,5) mais aussi en problèmes. Corinthe possède une population mêlée où erreurs et déviations de toutes sortes sont favorisées par l'afflux des richesses et par l'invasion des religions orientales; elle est considérée comme l'une des capitales de la luxure. Paul nous dit lui-même que si les chrétiens devaient s'abstenir de relations avec les impudiques, les cupides, les escrocs et les idolâtres, ils devraient quitter la ville. Il se contente de leur interdire de garder parmi eux des frères méritant de telles appellations (5,9-13).

Parmi les nombreuses questions auxquelles répond la Lettre, plusieurs sont relatives au mariage et aux relations sexuelles. L'apôtre commence par régler leur compte à des actes tout à fait inacceptables : inceste et fornication (5,1-5; 6,12-19). Puis, il attaque, à l'opposé, une doctrine rigoriste sur la valeur du mariage qui prétend s'appuyer sur sa propre pensée ainsi formulée : «*Il est bon pour l'homme de s'abstenir de la femme*» (7,2). Sans paraître renier la paternité de cette phrase, il en précise le sens et les limites selon les différents cas concrets : gens mariés, veufs ou célibataires, foyers mixtes, fiancés (7,1-40). Il est ainsi amené à montrer sa préférence pour le célibat, sous forme d'un avis et d'un exemple présentés comme personnels et pourtant fermement proposés.

Tel est le contexte du passage à commenter ici où il affirme la valeur du célibat consacré : celui qui l'accepte a le seul souci des affaires du Seigneur, il cherche uniquement comment plaire au Seigneur, il est attaché au Seigneur sans partage. <sup>1</sup>



## I - Comment le mariage est remis en question

*Le mariage : voie normale et sauvegarde naturelle*

Si Paul n'accepte pas les interdits sur le mariage, il dépasse la position du judaïsme qui faisait obligation de continuer par la procréation l'œuvre du Créateur (Gn 2,18). Il demande simplement à chacun : *«de vivre dans la condition que lui a assignée le Seigneur, tel que l'a trouvé l'appel de Dieu»* (7,17). Celui qui est marié n'a pas à rompre, et celui qui décide de ne pas se marier ne pèche pas (7,27-28). Bien plus, les gens mariés doivent user régulièrement du mariage par prudence, pour que Satan ne les entraîne pas à l'incontinence (7,5). Recommandant plus loin le célibat, il ajoute que pour beaucoup sans doute : *«Il vaut mieux se marier que de brûler»* (7,9). Ce n'est pas du pessimisme mais du réalisme : la reconnaissance de ce que Dieu veut être pour l'ensemble de l'humanité, à la fois la voie normale et une sauvegarde naturelle et providentielle.

Le mariage s'insère parfaitement dans le processus de la vie chrétienne qui cherche à s'épanouir. Le conjoint chrétien sanctifie le conjoint incroyant; les enfants nés de pareille union ne sont pas impurs mais saints eux aussi (7,14). Dix ans plus tard, Paul montrera aux Ephésiens comment le mystère du mariage en arrive à exprimer parmi nous l'union intime du Christ et de l'Eglise.

### *A temps nouveaux, vie nouvelle*

Après ces rassurantes explications, Paul précise pourtant que pour lui le mariage représente *«une concession non un ordre»* (7,7). Il affirme bien haut : *«Je voudrais que tout le monde fût comme moi»*, tout en reconnaissant que c'est : *«de Dieu un don particulier»* auquel tout le monde ne peut prétendre (7,8). Malgré quoi, il redit : *«aux célibataires et aux veuves qu'il leur est bon de demeurer comme moi»*, quitte à se marier s'ils ne peuvent se contenir (7,8-9).

Mais sur quoi s'appuie-t-il pour oser parler ainsi ? *«Pour ce qui est des vierges, je n'ai pas de préceptes du Seigneur, mais je donne un avis en homme qui, par la miséricorde du Seigneur, est digne de confiance»* (7,25). Il termine avec encore plus d'assurance : *«Et je pense bien, moi aussi, avoir l'Esprit de Dieu»* (7,40).

Nous sentons que la doctrine de Paul, déjà claire, se cherche encore. En tout cas, il est plus poussé, en 55, à laisser parler en lui l'Esprit qu'à s'appuyer sur les Dits du Seigneur dont les collections commencent à circuler et qui lui auraient permis sur ce point d'être plus affirmatif<sup>2</sup>.

Par ailleurs, cet Esprit l'éclaire sur le temps où il vit. Paul croit qu'en raison de *«la détresse présente»*, le célibat constitue l'état le plus convenable, et que les gens mariés connaîtront des épreuves qu'on peut s'épargner (7,26-28). L'Apôtre voit ses frères vivre une époque mauvaise et difficile dans un monde païen perverti et dévoyé (Ep 5,16; Ph 2,15). Il prend surtout conscience d'un radical changement intervenu dans l'histoire depuis la venue du Christ. *«Le temps se fait court... Elle passe, la figure de ce monde»* (7,29-31) Nous sommes dans l'ère messianique où tout est transformé, dans le temps du Royaume où il s'agit moins de procréer pour durer que d'être prêts au retour du Seigneur. Le mariage garde sa valeur, mais il n'est plus une obligation universelle, car un autre genre de vie a surgi, tout entier donné au Seigneur et consacré à poursuivre sa tâche. C'est le célibat consacré pour les hommes comme pour les femmes.

## 2. Caractéristiques du célibat consacré

### *Une libération*

Les vv. 25-31, là où ils recommandent la modération dans l'usage des relations conjugales, l'indifférence à leur égard et même l'abstention complète à l'exemple de Paul, ont une saveur stoïcienne marquée, et correspondent à des thèmes fréquemment développés à l'époque<sup>3</sup>.

La formule du v.32 : *«J'aimerais vous voir libres de tout souci»*, ressort de la même inspiration. Cette absence de soucis n'a rien à voir avec l'insouciance des paroles évangéliques qui traduit un abandon à la Providence pour la recherche exclusive du Royaume : *«Ne vous inquiétez pas en disant : Qu'allons-nous manger ? qu'allons-nous boire ? de quoi allons-nous nous vêtir ? ... Cherchez d'abord le Royaume et sa justice, et tout cela vous sera donné par surcroît»* (Mt 6,31-33). *«Qui veut sauver sa vie la perdra, mais celui qui perd sa vie à cause de moi la trouvera»* (Mt 16,25).

En fait, Paul veut libérer les chrétiens des soucis propres aux gens mariés, de leur souci de plaire aux hommes, du partage ainsi introduit dans leur vie.

Il s'agit en premier lieu de soucis assez matériels. Aujourd'hui les soucis de salaire ou de situation pour maintenir ou améliorer le niveau de vie, les soucis de logement et de santé, les tracasseries de la scolarisation : orientations et débouchés pour les enfants. Les soucis évoqués comprennent aussi pour nos contemporains le partage de toutes les peines et les joies, celui de plaire tout au long de la vie conjugale; celui d'aimer et d'être aimé en évitant la tentation d'idolâtrie réciproque et d'égoïsme à deux, mais aussi sans laisser lieu à la satiété, la lassitude ou l'infidélité.

Cependant lorsque Paul parle en particulier du souci chez la femme de plaire à son mari, il n'y met pas la note de sentiment et de juste coquetterie que nous y incluons. Pour la femme de l'antiquité plaire à son mari c'est assurer la bonne marche de la «maison» dans sa complexité d'enfants, de serviteurs et d'esclaves, et contribuer par là à la bonne renommée et à la réussite sociale de la Famille. Aucune ambiguïté ne subsiste quand on constate que dans ses lettres, l'apôtre emploie toujours au sens plein et fort ce verbe plaire : «Vous avez reçu notre enseignement sur la manière de vivre qui plaît à Dieu, et c'est déjà ainsi que vous vivez» (1 Th 4,1). «Mais c'est un devoir pour nous... de ne pas rechercher ce qui nous plaît. Que chacun d'entre nous plaise à son prochain pour le bien en vue d'édifier» (Rm 15,1-2).

Si la personne mariée est «partagée», il ne s'agit pas cependant de l'arracher à des soucis purement charnels et terrestres pour lui permettre de se consacrer tout entière au spirituel, à la prière et à la contemplation. Une telle présentation du célibat religieux et de celui du prêtre se rencontrent parfois au cours des temps : il s'agit d'une tendance ancienne puisque nous la décelons déjà dans la traduction de la Vulgate de notre passage<sup>4</sup>.

Mais cette interprétation oublie la valeur et la portée spirituelles de bien des soucis terrestres du chrétien comme de l'incroyant. Parce qu'inséré par son foyer et sa profession dans un certain nombre de types de sociétés humaines, l'homme marié doit souvent lutter pour la justice, la paix, l'entente, toutes préoccupations qui font l'objet du Sermon sur la Montagne. Tout simplement l'homme voué à Dieu n'est plus partagé parce qu'il situe désormais tous les soucis humains dans la perspective même du Seigneur Jésus auquel il s'est totalement consacré et dévoué.

### Consécration et dévouement

De l'homme comme de la femme célibataires, Paul dit qu'ils n'ont souci que des affaires du Seigneur, qu'ils ne s'efforcent que de lui plaire et que, par là, ils pourront lui être attachés sans partage, ce qui constitue son vœu le plus cher.

Il ajoute pourtant une précision relative au sexe féminin. «La femme non mariée ou celle qui reste vierge... veut consacrer (au Seigneur) son corps et son esprit» (v. 34). La traduction du lectionnaire est exacte, mais la traduction plus littérale : «elle veut être sainte de corps et d'esprit», montre mieux le cheminement biblique de la pensée de Paul. La Bible unit étroitement pureté et sainteté<sup>5</sup> : la pureté permet d'approcher ce qui est sacré. A l'origine il s'agissait surtout d'une pureté d'ordre matériel et de l'abstention temporaire des relations sexuelles. Avec le Christ, la pureté devient toute intérieure et spirituelle. Paul n'en condamne d'ailleurs que plus sévèrement la prostitution où l'on abandonne au péché charnel un corps qui est le temple de l'Esprit-Saint, racheté par le sacrifice du Christ (6,15-20). En supprimant tout risque semblable d'idolâtrie ou de profanation, le célibat consacré fait accéder sans partage au monde du sacré et de la sainteté.

L'apôtre veut souligner un trait de la consécration féminine qui relève d'une féminité authentique de tous les temps et pas seulement d'une époque et d'une situation sociale déterminées. La pureté de la vierge consacrée, comme celle de la fiancée qui va paraître devant son époux, est empreinte d'attention et de dévotion sous une forme plutôt passive d'offrande. Tandis que le don que fait l'homme de sa personne relève d'abord du zèle pour le service de Dieu et du dévouement à sa cause : «Mon obsession quotidienne, le souci de toutes les Eglises!» (2 Co 11,29).

Celui qui est donné à l'apostolat peut davantage s'écrier : «Libre à l'égard de tous, je me suis fait l'esclave de tous, afin d'en gagner le plus grand nombre» (1 Co 9,19), mais tous les êtres consacrés accomplissent la même démarche : ils se détachent de tout pour mieux s'attacher au Seigneur et le servir là où il les appelle.

Dans les perspectives de la Lettre aux Corinthiens, il ne faut pas dédaigner la signification eschatologique du célibat consacré, annonce et anticipation de ce que sera un jour la réalité du Royaume pour tous les hommes. Les exigences charnelles liées à la génération disparaîtront en même temps que les mar-

ques d'amour charnel indispensables pour les exprimer et les humaniser. Mais, dès aujourd'hui, le célibat consacré est autre chose : comme une brèche par laquelle l'éternité envahit le temps, la marque même de l'éternité dans le bref témoignage d'un être humain au cours de sa vie terrestre. Cet attachement au Seigneur, ce souci exclusif du Seigneur et de ses intérêts, loin de refermer et de mutiler, élargit le cœur et la pensée aux dimensions de l'Univers. Nous pouvons rencontrer des personnes consacrées qui semblent durcies et desséchées par leurs vœux. Plus nombreux sont ceux qui au cours d'une vie brève ou longue, font lever, partout où ils passent, amitié, dévouement et reconnaissance pour eux et à travers eux pour le Christ. Même les amitiés spirituelles entre personnes consacrées de sexe différent ne sont pas une faiblesse accidentelle et inévitable, mais une saine efflorescence tout au long de l'Histoire de l'Église. La branche est coupée pour être greffée.

#### Pris au piège

C'est bien dans leur intérêt que Paul conseille à chacun d'accueillir et même de rechercher le don du célibat consacré. Il ne leur tend pas un «piège», même s'il ne peut pas leur prédire tout ce à quoi ils s'engagent dans le détail ni tout ce qui les attend. C'est d'ailleurs dans le même inconnu que s'enfoncent ceux qui se marient même à 25 ans ou à 30 ans. Rien n'est joué définitivement, rien n'est donné d'un coup dès qu'on s'avance dans le mystère de l'amour qui est la vie de Dieu ou qui y introduit.

Marié ou non, Paul a renoncé définitivement à cette voie naturelle et providentielle qu'est le mariage. Il nous fait part de son expérience intime. Depuis vingt siècles le célibat consacré est vécu de fait plus ou moins brillamment par chacun. Mais il fut et il reste un charisme particulier, la réponse à une vocation personnelle à la suite du Christ.

Aux heures difficiles, chacun des appelés peut, après Paul sans doute, répéter ces paroles du prophète Jérémie, le seul personnage de l'Ancien Testament à avoir été appelé certainement par Dieu au célibat consacré :

«Tu m'as séduit, Yahvé, et je me suis laissé séduire;  
tu m'as maîtrisé : tu as été le plus fort.  
Je suis prétexte continué à moquerie,  
la fable de tout le monde» (Jr 20,7)

#### NOTES

1. Bibliographie : X. LÉON-DUFOUR : *L'appel au célibat consacré* (1 Co 7,25-35) dans *Assemblées du Seigneur*, 1<sup>ère</sup> série, n° 95, pp.17-32. L. LEGRAND : *La virginité dans la Bible* (Lectio divina) Paris, 1964. L. LEGRAND, *Saint Paul et le célibat*, dans *Sacerdoce et célibat* (pp.315-331) *Études historiques et théologiques* publiées par J. Coppens, Gembloux Louvain, 1971.
2. C'est plutôt, par exemple, Luc qui sera encouragé par les conseils de Paul à mettre en valeur dans son Évangile les paroles du Seigneur à ce sujet, cf. L. LEGRAND : *La virginité dans la Bible*, p. 53.
3. Textes de Sénèque, *Epist. Mor.* 74,18 et d'Épictète, *Entretiens* 3,22,69 dans L. LEGRAND, *Saint Paul et le célibat*, pp.322-324.
4. Vulgate : 7,32 : «Qui sine uxore est, sollicitus est quae Domini sunt, quomodo placeat Deo». Deo, plus général, remplace Domino : contemplation et méditation «des choses de Dieu» prennent place à côté du souci plus fatigant des affaires du Seigneur. C'est dans ce sens que va le commentaire de Spicq dans *Pirot et Clamer, La Sainte Bible*, tome XI, 2, Paris, 1948, pp. 221-222.
5. Cf. *Vocabulaire de théologie biblique*, Paris, 1962, les articles *Pur*, col.887-892 et *Saint*, col.981-987 (L. Szabo, J. de Vaulx).



## LE CRI ET LE SECRET SIGNIFICATION D'UN EXORCISME

Mc 1,21-28

PAR JEAN BRIERE

*Professeur au Grand Séminaire de Clermont*

La pièce en deux actes qui se joue un jour de sabbat à la synagogue de Capharnaüm paraîtra sans doute difficile à intégrer dans une homélie.

Que tirer d'une séance d'exorcisme ? Outre que la mention du démon «possédant» un individu, et la pratique de l'exorcisme s'acceptent mal aujourd'hui, le dialogue de Jésus et du démon paraît étrange : «Je sais qui tu es... «Tais-toi...»

Les deux versets d'introduction, plus faciles à comprendre, rebutent eux, par leur sécheresse. Marc nous dit que Jésus enseignait; il prend soin de noter l'autorité de cet enseignement et son effet sur la foule, mais n'en donne pas le contenu. L'homme possédé surgit et la séance d'exorcisme a lieu. A ce spectacle, la foule est «saisie». Les questions que se pose alors l'assistance peuvent nous introduire à une lecture plus profonde. Logiquement, la foule devrait admirer le pouvoir sur les démons; au contraire, elle exprime d'abord l'éloge de l'enseignement, qualifié cette fois de «nouveau», et seulement ensuite l'admiration pour l'exorcisme réussi. La double mention de *l'enseignement donné avec autorité*, dans l'introduction puis à la fin du récit, fait ainsi inclusion, encadrant l'exorcisme. Ce procédé, avec d'autres indices, révèle la main et l'intention de Marc, mais il reste extrêmement difficile de savoir s'il a composé entièrement ce récit ou s'il l'a reçu de la tradition : les auteurs se trouvent partagés sur ce point et chacun avance des arguments. Il semble bien qu'on puisse déceler un état antérieur du texte. Quoi qu'il en soit, l'hypothèse de deux niveaux, de deux étapes, permet de faire deux lectures successives de cette page et ainsi d'en recueillir toutes les richesses.

*I-Jésus «exorciste» (vv.23-27)*

### 1. Lecture du texte

Le récit commence comme celui d'un miracle, par la présentation du «cas» : «il y avait là un homme» (comparer avec l'épisode suivant : «la belle mère de Simon était couchée avec de la fièvre»; ou : «un lépreux s'approche»; ou : «on lui amène un paralytique». Mais aussitôt, les choses changent : habituellement on mentionne une initiative, une démarche qui traduisent la foi du malade ou des assistants; ici au contraire, personne n'intervient, Jésus ne bouge pas; il se produit comme une «explosion». On dirait que le simple fait de se trouver en face de Jésus provoque le cri du démon. Nous le constatons plus nettement encore dans un autre récit d'exorcisme, la guérison de l'enfant épileptique : «dès qu'il vit Jésus, l'esprit se mit à agiter l'enfant de convulsions»(9,20). Manifestement la rencontre avec Jésus produit un choc. Le démon ne peut rester indifférent. Il s'en explique lui-même en deux formules qui ne laissent aucun doute. D'abord : «Que nous veux-tu» ou mieux «De quoi te mêles-tu» (littéralement : «Quoi à nous et à toi?») Cette phrase que le lecteur des évangiles connaît surtout par l'épisode de Cana où elle étonne, se trouve plusieurs fois dans l'A.T.<sup>1</sup> où elle signifie qu'une distance s'établit entre deux êtres : soit un malentendu ou un désaccord entre deux individus auparavant liés, soit le refus de toute relation ou de tout compromis entre deux ennemis. Ici le deuxième sens s'impose : il s'agit d'une déclaration de guerre; ou plutôt, comme le précise la deuxième formule - «tu es venu pour nous perdre» - d'une déclaration d'inimitié et d'un refus du combat parce que l'intéressé en connaît trop bien l'issue. La même succession - formule de refus et peur de la défaite exprimée par une supplication - se retrouve dans l'autre scène célèbre d'exorcisme rapportée par Marc : le démoniaque de Gérasa : «De quoi te mêles-tu ? Ne me tourmente pas»(5,7).

Dans ces dialogues surprenants, le démon donne un titre à Jésus : ici «Saint de Dieu»; en 5,7 : «Fils du Dieu Très-Haut». L'expression «Saint de Dieu», rare dans le N.T.<sup>2</sup> ne semble pas recouvrir un titre messianique dans le judaïsme. Elle veut désigner Jésus comme un être appartenant à la sphère de la sainteté divine, en relation particulière avec Dieu, et par là, elle exprime le contraste, la totale incompatibilité entre Jésus et le démon



que Marc appelle «esprit impur»<sup>3</sup>. On comprend qu'il «ressente sa présence comme une agression»<sup>4</sup>, qui produit cette explosion dont on parlait tout à l'heure. La suite de l'histoire va confirmer les craintes du démon. Jésus le «menace» - verbe que Marc emploie souvent et qui, dans l'A.T., désigne en général un ordre divin, victorieux. Ici, Jésus donne deux ordres. Le premier, «Silence», exactement «Sois muselé»<sup>5</sup>, présente le démon comme un fauve qu'il faut maîtriser et rendre inoffensif (curieusement, on retrouve ce mot dans le récit de la tempête apaisée). Le second ordre, catégorique, «Sors» se trouve également en 5,8 et plus nettement encore en 9,25 où l'expulsion est définitive.

Enfin, le dénouement a lieu : les convulsions et le grand cri signifient que le résultat est obtenu (comme en 9,26), mais sans lutte, à la différence peut-être de ce qui se passe dans les autres exorcismes (Gérasa et l'épileptique) où Jésus semble rencontrer une certaine résistance. Ici, au contraire, la victoire est immédiate. Et c'est bien cela qu'admirent les assistants et qu'ils trouvent inhabituel : cette obéissance des esprits impurs à la seule parole de Jésus.

## 2. Un exorciste pas comme les autres

En effet, c'est à la méthode et à ce qu'elle signifie que les assistants réagissent; car, des exorcismes, ils en ont vu beaucoup. Cette pratique était fort répandue dans le monde religieux antique, aussi bien juif que païen, et nous connaissons assez bien le rituel que suivaient les exorcistes d'alors. Avec des variantes qui tiennent au milieu d'origine, on peut parler d'un schéma commun que suivent aussi les récits évangéliques, surtout ceux, plus détaillés, de Gérasa et de l'épileptique :

- présentation du cas avec abondance de détails sur la gravité de la situation (comme dans la description des maladies incurables pour les récits de guérison);
- reconnaissance par les démons, de celui qui vient les exorciser;
- conversation de l'exorciste avec le démon;
- expulsion par un ordre : l'impératif «Sors», ou la formule technique «museler»;
- preuves indubitables du résultat; comme dans les histoires de spiritisme, l'esprit signale son départ par des facéties : la vaiselle se brise, une statue tombe, etc...
- enfin, étonnement des auditeurs.

Dans ces scènes d'exorcisme, la sorcellerie ou la magie tiennent une grande place, et la mention du nom a beaucoup d'importance. L'exorciste n'a prise sur le démon que s'il connaît son nom, et tout son art consiste à l'obtenir. Devant un esprit sourd et muet, la difficulté augmente : la réussite dans ce cas désigne un grand praticien. Mais inversement, si le démon connaît et prononce le nom de l'exorciste il diminue son efficacité : c'est pourquoi l'exorciste doit museler son adversaire.

Tous ces détails montrent à quel point les récits évangéliques répondent au schéma courant, et en quoi, d'autre part, ils s'en distinguent. Dans la «technique» de Jésus, on ne note pratiquement pas de formules magiques, pas de signes plus ou moins extraordinaires pour indiquer que le résultat est obtenu, tout au plus un semblant de lutte difficile dans l'histoire de Gérasa. On remarque simplement l'efficacité de la parole et l'affirmation pure et simple du résultat. Mais surtout ces exorcismes n'apparaissent pas du tout comme des faits divers, des anecdotes au caractère quelquefois cocasse, destinés à se répéter et qui ne changent rien à l'existence, à la condition humaine (un démon chassé aujourd'hui pourra prendre sa revanche un autre jour). Ils constituent, comme le reconnaissent les démons eux-mêmes, un fait «nouveau» dans l'histoire du salut. Une ère nouvelle commence; le monde change de maître; le pouvoir des esprits impurs est terminé; ils «sont perdus»<sup>6</sup> ou comme le dit le démon Légion (5,10), leur domination sur le monde est menacée et précise-t-il en Mt, il se sent frustré: cette victoire vient plus tôt que prévu. Cela prouve donc que ce «Jésus de Nazareth» n'est pas un petit exorciste de village comme les autres, mais l'Envoyé de Dieu, le «Saint» dont la présence et l'action signifient que Dieu instaure son Règne. Jésus lui-même donne cette interprétation de ses actes dans le passage célèbre (Mc 3,22-30) où il répond à l'accusation des scribes : «Satan qui se croyait fort a trouvé son maître; il est fini». Et le logion précieux conservé par la source commune à Mt-Lc en livre l'aspect positif : «Si je chasse les démons, c'est que le Règne de Dieu est là». Les exorcismes de Jésus ont donc une signification eschatologique<sup>7</sup>.

## 3. Le croyant libéré reconnaît Jésus Sauveur

La comparaison que nous avons établie entre les récits évangéliques et les exorcismes juifs ou païens, vaut surtout, à

38  
 vrai dire, pour les deux scènes des ch.5 et 9 (Gérasa et l'épileptique), dont le caractère populaire est évident : récits très développés, hauts en couleur, pleins d'intensité dramatique. En regard de ces deux pages très vivantes, l'exorcisme du ch.1 frappe par sa sobriété, sa concision : non seulement il atténue l'aspect de lutte, mais il élimine tout détail anecdotique qui renverrait à un fait concret; dans les deux autres récits, on a l'impression d'apprendre quelque chose sur le démoniaque, sur l'enfant (et son père); ici l'homme possédé de l'esprit impur devient en quelque sorte, un type général; on semble en présence d'un exorcisme à l'état pur (!), décanté, réduit à l'essentiel. Ce qui apparaît mieux encore dans une comparaison peut-être à première vue étonnante. On a remarqué depuis longtemps que l'exorcisme de Mc 1,23-27 était bâti sur le même modèle que le récit de la tempête apaisée, ou plutôt que «la tempête apaisée» était traitée comme un exorcisme :

## L'exorcisme (1,23-27)

23 un homme possédé d'un esprit impur se mit à crier :

24 «De quoi te mêles-tu Jésus de Nazareth es-tu venu pour nous perdre (= nous sommes perdus)

25 Jésus le menaça :

«Sois muselé et sors !»

26 l'esprit impur sortit en poussant un grand cri

27 Ils furent tous saisis

ils se demandaient les uns aux autres :

## La tempête apaisée (4,37-41)

37 survient un grand tourbillon de vent; les vagues se jetaient sur la barque...

38 Ils le réveillent et lui disent : «Cela ne te fait rien Maître que nous périssions ? (= nous sommes perdus)

39 Réveillé, il menaça le vent et dit à la mer : «Silence ! Sois muselé !»

Le vent tomba et il se fit un grand calme.

40 Jésus leur dit : «Pourquoi avez-vous peur ? Vous n'avez pas encore de foi ?

41 Ils furent saisis d'une grande crainte ils se disaient entre eux :

«Qu'est-ce que cela ?  
 Voilà un enseignement nouveau plein d'autorité !

il commande même aux esprits impurs et ils lui obéissent !

«Qui est-il donc

que même les vents et la mer lui obéissent ?

Cette synopse nous permet de dégager un schéma commun :

1. La présence de Jésus déclenche un déchainement des forces mauvaises (démon ou mer); situation de combat.
2. Jésus est comme provoqué, soit par les démons à se retirer, soit par les disciples à agir, avec le même mot «périr».
3. La victoire complète de Jésus exprimée par les deux mots «menacer» et «museler» 8
4. Enfin le saisissement et la question sur Jésus qui se fait obéir.

La forme littéraire 9 de ces récits diffère quelque peu de celle des miracles proprement dits : au début, une attaque remplace la démarche de foi - nous l'avons déjà relevé - et la finale comporte une question sur Jésus à interpréter non comme une simple interrogation, mais comme l'expression du mystère de sa personne révélé par l'efficacité de sa parole 10.

On s'est demandé quel but visait ce genre de récit qui met en relief le caractère transcendant de Jésus et sa victoire sur toutes les puissances du mal. On peut formuler des hypothèses. On soupçonne mal à quel point le monde antique était soumis à la magie, à la sorcellerie, aux puissances maléfiques de toute sorte. A la lecture des Actes des Apôtres et des Epîtres, il semble que, pour annoncer la Bonne Nouvelle de Jésus, l'Eglise primitive a dû déblayer le terrain, arracher ce monde à ses obsessions, à ses aliénations ; en un mot l'exorciser. Le Christ était vraiment le Libérateur, le destructeur des Puissances. Quand l'homme païen sentait à quelle profondeur le salut l'atteignait, il était amené à poser la question : «Quel est celui-là qui sauve bien mieux que tous les guérisseurs, tous les magiciens, les prêtres et les empereurs ? » Dès lors, les récits d'exorcisme ont dû jouer un rôle dans la *prédication missionnaire*, comme le suggère le premier kérygme de Pierre aux païens : «Dieu l'a oint d'Esprit et de puissance, lui qui a passé en faisant le bien et en guérissant tous ceux qui étaient tombés au pouvoir du diable» (Ac 10,38). Mais si le chrétien est libéré, la vie chrétienne demeure un combat contre les puissances; beaucoup de

textes des épîtres insistent sur cet aspect (Rm 13; Ep 6,10-17; 1 P 5,6-10), textes souvent mis en relation avec la catéchèse baptismale; dans cette perspective, il est fort possible que les récits d'exorcisme aient joué aussi un rôle dans l'initiation chrétienne. Avec le Christ, le chrétien lui aussi est vainqueur.

Sans traiter à fond la question, il faut cependant noter l'historicité des récits d'exorcisme : que Jésus ait chassé les démons ne peut guère être mis en doute. Entre autres, il a laissé à ses contemporains l'image du guérisseur et de l'exorciste. On en trouve l'indice davantage dans les récits populaires de Gérasa et de l'épileptique que dans ce récit type de Capharnaüm, et la confirmation dans la controverse sur Béelzéboul : Jésus a été obligé de répondre à l'accusation de magie ou de sorcellerie, formulée par les scribes. Toutefois, à l'exemple de Jésus et des évangélistes, il faut interpréter cette image.

## II - Marc, interprète de l'exorcisme

Ce récit d'exorcisme reçu de la tradition et auquel il attache beaucoup d'importance, Marc va le modifier quelque peu de façon à le plier à son dessein.

A - Les exorcismes et plus généralement la lutte contre Satan tiennent une grande place dans l'oeuvre de Marc, à la fois par la quantité et la qualité : on en retrouve le thème dans trois récits dont deux très développés, en plusieurs sommaires de l'activité de Jésus, typiquement marciens (1,34,39; 3,11-12), et encore dans l'objet de la mission des disciples (3,15; 6,7,13). Sur tous ces points Mt et Lc s'éloignent de Mc. Luc a gardé notre récit, et un seul sommaire à peu près identique; Matthieu ignore l'exorcisme de Capharnaüm; mais tous deux, de façon habituelle, et surtout Mt, ont tendance à atténuer ou à supprimer l'aspect « démoniaque » de plusieurs récits (cf. l'épisode de la Cananéenne, la mission des Douze et surtout la guérison de l'épileptique); un léger glissement se produit de la possession à la maladie, de l'exorcisme à la guérison; finalement les trois évangélistes ne s'accordent à peu près que sur l'histoire de Gérasa dont Mt et Lc estompent toutefois le côté populaire et dramatique.

Marc montre encore l'importance qu'il attache à la lutte de Jésus contre Satan en situant des scènes d'exorcisme aux charnières, aux points « stratégiques » de son oeuvre. Les deux grandes parties de l'évangile commencent par une théophanie suivie d'une victoire contre le mal (Désert; épileptique); et dans

la première partie, des exorcismes introduisent chacune des trois sections : aussitôt après l'appel des quatre disciples, l'exorcisme de Capharnaüm, première activité publique de Jésus; un sommaire où l'exorcisme est important (3,11-12) précède la constitution du groupe des Douze que suit la controverse sur Béelzéboul (3,22-30); enfin, dans la troisième section, cette mission d'exorcisme se voit confiée aux disciples et exécutée (6,7 et 13) <sup>11</sup>.

B - Marc réinterprète à sa façon les récits d'exorcisme en les subordonnant à autre chose pour mieux exprimer son dessein.

### 1. « Je sais qui tu es... » « Tais-toi ».

Mais quel est donc le dessein de l'évangéliste ? Il consiste en la révélation, en la découverte progressive de la personne de Jésus. Pour répondre à la question fondamentale - « Qui est Jésus ? » - il faut en poser une autre : « Qui peut dire qui est Jésus ? ». Or, ce récit d'exorcisme, et bien qu'il s'achève en point d'interrogation, contient une réponse. Il peut donc être significatif de la tension qui parcourt l'oeuvre de Marc. Celui-ci veut conduire son lecteur à la profession de foi chrétienne, à la reconnaissance de Jésus comme Messie et Fils de Dieu qu'il annonce dans son premier verset. « Jésus, Fils de Dieu » c'est le secret du Père confié à Jésus seul lors du Baptême au Jourdain et révélé, sur la montagne de la Transfiguration, avec ordre de n'en rien dire, à trois privilégiés qui, d'ailleurs, semblent dépassés par cette vision. Tout au long de l'évangile, aucun homme n'est capable de prononcer les mots « Jésus Fils de Dieu ». Il faut attendre la Passion; au pied de la Croix, voyant comment Jésus est mort, le centurion, (un païen) qui se trouve là par hasard, par grâce, peut déclarer : « Vraiment cet homme est Fils de Dieu » et rejoindre ainsi le secret du Père. Reconnaître le mystère de Jésus n'est donc possible et salutaire qu'au terme d'un itinéraire et à certaines conditions. Tout ce qui intervient auparavant ou autrement n'est pas recevable. Il y a en effet des fausses pistes, des pièges; et Marc se préoccupe d'abord de nous apprendre à les éviter. Les récits traditionnels d'exorcisme lui fournissent un bon outil pédagogique à condition d'interpréter dans un autre sens deux éléments de la technique courante que nous avons relevés dans les exorcismes évangéliques : la prononciation du nom et le « musellement ». Dans les exorcismes païens ou juifs, on l'a dit, prononcer le nom de l'exorciste, constitue une défense pour le démon, un effort presque déses-

père pour conjurer le pouvoir de celui qui veut le chasser; mais l'exorciste en prononçant à son tour le nom du démon muselle son adversaire, le maîtrise et est en mesure de l'expulser. Il est évident que cet aspect magique de lutte qui a déjà en grande partie disparu du récit traditionnel, n'intéresse absolument pas Marc; il va l'éliminer complètement en changeant son sens. Ceci apparaît clairement dans les sommaires où Marc s'inspire du récit (1,34 et 3,11-12): le musellement y devient explicitement l'ordre de se taire, de ne pas parler, comme d'ailleurs aux miraculés (1,44; 5,43; 7,36; 8,26), ou aux disciples (8,30; 9,9). La connaissance de l'identité de Jésus par les démons motive cet ordre de silence (1,24-34)<sup>12</sup>. Le nom que prononcent les esprits impurs est bien plus précis dans le sommaire développé (3,11-12) que dans les récits: «Fils de Dieu», autrement dit, la vérité que le Père révèle et que le centurion confessera. Il n'y a pas à imaginer que les foules pouvaient entendre le cri des démons et donc que la consigne est inutile. Marc vise son lecteur, et il s'agit d'une économie de révélation. Il veut insinuer par là que répéter simplement «Jésus Fils de Dieu», comme de l'extérieur, sans entrer dans le mystère, revient à une opération diabolique qui compromet finalement la mission de Jésus et la vraie connaissance de sa personne. Car ce qu'est Jésus, les démons le savent «mal», et ils le disent trop tôt. Seul le Père le sait «bien», et l'homme ne l'apprendra qu'à la croix. Il ne suffit pas de le savoir par une connaissance surnaturelle usurpée; il faut le recevoir dans la foi, comme un don du Père. Il ne faut pas non plus le dire trop tôt, car on peut se tromper; en effet les œuvres de Jésus qui font courir les foules, qui amènent à poser la question «Qu'est-ce que cela?» «Qui est-il?», ne prennent leur sens que dans la Passion: on ne peut vraiment savoir qui est Jésus qu'en le suivant jusqu'à la croix<sup>13</sup>.

## 2. Enseignement nouveau proclamé avec autorité

Marc a interprété d'une autre façon l'exorcisme en le subordonnant en quelque sorte à l'enseignement de Jésus. Nous avons relevé l'anomalie que constitue l'exclamation de la foule: avant de célébrer le succès de l'exorcisme, elle admire «l'enseignement donné d'autorité». Ainsi la succession «enseignement-exorcisme» se présente deux fois: d'abord dans le récit, puis dans l'interrogation finale; d'autre part la double mention de «l'enseignement avec autorité» fait inclusion; tout suggère donc que l'accent porte sur l'enseignement: Jésus ma-

nifeste davantage son autorité par son enseignement que par son pouvoir sur les démons.

Or, habituellement on considère que Marc ne s'intéresse pas à l'enseignement de Jésus, à la différence de Luc et surtout de Mt dont les «discours» constituent des éléments catéchétiques, didactiques par excellence. Mais la réalité est plus complexe. S'il est vrai que le plus souvent (2,13; 6,2.34; 10,1 et aussi ici, 1,21) Marc n'éprouve pas le besoin de nous dire ce que Jésus enseigne, il emploie bien plus que Mt les mots «enseignement» et «enseigner». Ce qui l'intéresse dans l'enseignement de Jésus, ce n'est pas le contenu, mais l'activité elle-même, en tant qu'elle manifeste ce qu'est Jésus. Marc en indique une double caractéristique: nouveauté et autorité. Nouveau, non par son apport, mais par sa qualité. Nouveau parce que donné avec autorité; et l'autorité, ici, ne recouvre pas la compétence de «l'enseignant» qui possède bien son sujet ou son auditoire: les scribes pouvaient être compétents, mais justement, «Jésus n'enseigne pas comme les scribes». Un rabbin dépendait de ses maîtres et se souciait avant tout d'expliquer la lettre de la Loi; «et s'il déployait une grande ingéniosité dans l'exégèse des Ecritures, il réservait le plus grand respect à la vertu de fidélité dans la transmission de ce qui avait été reçu» et devant beaucoup de choses inexplicables de la Loi, il avouait son ignorance<sup>14</sup>. Pour lui, la Loi et son commentaire font autorité. Au contraire Jésus n'a pas appris dans les écoles (Jn 7,15), il ne se réfère à personne, il n'est pas esclave de la lettre. Il se présente comme au-dessus de la Loi, il l'interprète, il a autorité sur elle: «Le Fils de l'Homme est maître même du sabbat» (2,28). En guérissant le lépreux, Jésus se montre plus puissant que la Loi: là où elle ne pouvait que constater et exclure, Jésus enlève l'impureté et réintègre dans la communauté. L'autorité qu'il exerce c'est le pouvoir de libérer l'homme de toutes les servitudes, y compris le péché (2,10)<sup>15</sup>. C'est donc un pouvoir divin qui se manifeste aussi dans son enseignement. La manière dont Jésus enseigne pose le problème de sa personne. Ce qu'expriment bien les gens de Nazareth: eux aussi sont «frappés d'étonnement», et ils posent la question de l'origine: «D'où cela lui vient-il?» Non décidément Jésus n'est pas un rabbin; il se conduit plutôt comme un prophète en contact direct avec Dieu<sup>16</sup> - le «Saint de Dieu», comme dit si judicieusement le démon - et puise là, dans la liberté de l'Esprit, la source de son autorité: ce pouvoir de révéler le mystère de Dieu et de libérer l'homme<sup>17</sup>. Au fond, le récit

de l'exorcisme inclus dans cette présentation de l'enseignement n'a qu'un but : illustrer ce pouvoir de libération que Jésus exerce à tous les niveaux et dans tous les domaines; aussi, faut-il l'interpréter dans la perspective de ce que l'enseignement manifeste et non, hors de son contexte, comme un miracle extraordinaire<sup>18</sup>.

### 3. Exorciser toutes les nations

Marc a situé cet épisode aussitôt après l'appel des quatre pêcheurs, comme la première activité publique que Jésus accomplit accompagné des disciples qui désormais seront toujours avec lui. Or Jésus vient d'annoncer l'Évangile, la Bonne Nouvelle que le Règne de Dieu est là, que la puissance de salut est entrée en action, qu'un monde nouveau s'inaugure<sup>19</sup>. Dans la Parole qui libère, Dieu agit; Jésus prophète puissant en paroles et en œuvres c'est l'Évangile en marche.

Cet épisode fait partir d'un ensemble appelé «la journée de Capharnaüm» (1,21-34). En effet, dans une unité de temps et de lieu - un jour de sabbat à Capharnaüm - Marc a groupé divers épisodes : l'enseignement, l'exorcisme, la guérison de la belle-mère de Simon, puis, le soir, un tableau d'ensemble. Ces épisodes se passent successivement à la synagogue, à la maison, à la porte de la ville. Mais cette séquence appartient elle-même à un ensemble plus vaste (1,14-39) où Jésus se manifeste en Galilée, vient au bord de la mer, entre à Capharnaüm, se rend à la synagogue, en ressort, va le soir à la porte, quitte la ville le lendemain pour parcourir la Galilée, et pour finir, prêche dans les synagogues et chasse les démons. Autrement dit, il fait partout ce qu'on nous a présenté à la synagogue de Capharnaüm : enseignement et exorcisme. Notre épisode, noyau d'un mouvement de concentration et d'élargissement, apparaît donc comme typique; il représente un condensé significatif de l'activité de Jésus. Ce qui se manifeste dans le lieu officiel du judaïsme, dans la maison de la Loi - la libération apportée par Jésus - est destiné à se diffuser dans toute la Galilée, qui, après Pâques, deviendra le lieu de la mission universelle. Alors, la conclusion de la péripécie : «sa renommée se répandit» (v.28) n'aura rien d'étonnant. Il ne faudra cependant pas oublier l'avertissement donné par la consigne de silence : cette renommée ne trouvera son vrai fondement que lorsque la Passion sera accomplie.

### NOTES

- On peut classer les textes en deux catégories :
  - Jg 11,12; 2 Ch 35,21; 2 S 16,10; 19,23; 1 R 17,18, où le sens est : «que t'ai-je fait, que se passe-t-il pour que tu agisses ainsi, que tu me fasses ce coup ?»
  - Jos 22,24; 2 R 3,13; Os 14,9 : «quel rapport peut-il y avoir entre nous ? Occupe-toi de tes affaires !»
- On trouve dans les Actes l'expression «le Saint et le Juste» (3,14) ou «ton Saint Serviteur» (4,27,30), formule christologique primitive. En Lc 1,35, «le Saint» est mis en relation avec «Fils de Dieu». Mais c'est seulement en Jn 6,69, dans une confession de foi de Pierre, - probablement l'équivalent johannique de la Confession de Césarée - que nous trouvons la formule «le Saint de Dieu». Jésus est désigné comme celui «qui vient de Dieu et qui retourne à Dieu» (13,3;16,30), que «Dieu a envoyé et consacré» (10,36).
- «Esprit impur», non pas comme esprit sourd et muet qui provoque surdité, mutisme, esprit source d'impureté; rien à voir avec l'impureté au sens sexuel ou moral. Mais plutôt au sens rituel, d'«intouchables» (comme les porcs de Gérasa avec lesquels les démons ont partie liée) et surtout au sens religieux, ce qui empêche d'accéder au sacré, au monde divin. L'Impur est l'antithèse du Sacré, la puissance hostile au monde de Dieu, de la Sainteté.
- E. TROCME, *Jésus de Nazareth vu par les témoins de sa vie*, Neuchâtel, Paris, 1972, p.121.
- Le mot a son sens propre en 1 Co 9,9 : «tu ne muselleras pas le boeuf qui foule le grain»; au sens figuré, Pierre demande au chrétien de «fermer la bouche à l'ignorance par sa bonne conduite» (1 P 2,15); de même Jésus «ferme la bouche» aux Sadducéens (Mt 22,15) et il «muselle» le démon (Mc 1,25 et par.; Lc 4,35) et la mer (Mc 4,38).
- Il faut comprendre, en effet, la phrase comme une affirmation plutôt que comme une interrogation; par ailleurs le changement de personne, le passage du «nous» au «je» produit un effet saisissant : c'est un «individu» qui parle, mais il sait bien que ce qui lui arrive cette fois dépasse son cas personnel, c'est un «nous» qui est atteint.
- Sur la controverse de Marc 3,22-30 et la conception générale du pouvoir de Satan supposée par ces textes, voir G. GAIDE, *Les deux «maisons»*, Mc 3,20-35, *Assemblées du Seigneur*, 2ème série n° 41, pp. 39-53 (spécialement pp.41-45 : Jésus et Béelzébout).
- Le verbe *epitimân*, au sens de «menacer», dans l'A.T. annonce la victoire de Dieu sur la mer ou les éléments lors de la Création ou du passage de la Mer Rouge (Job 26,11-12; Ps 104,7; 106,9; Is 50,2; Na 1,4), sur le «Satan» (Za 3,2). On le retrouve dans les évangiles pour désigner la lutte de Jésus contre la mer (Mc 4,34), les démons (Mc 1,35; 9,25), la fièvre (Lc 4,34), l'incrédulité de Pierre assimilé à Satan (Mc 8,33). Et en lien très fréquent avec l'ordre de silence imposé aux malades guéris (Mt 12,16), aux démons (Mc 3,12), aux disciples (Mc 8,30); cet ordre concerne la plupart du temps l'identité de Jésus.
- Cette comparaison fait aussi apparaître que chaque récit comporte un élément propre qui semble rajouté au schéma commun : la question sur la foi des disciples pour la Tempête apaisée, l'étonnement à propos de l'enseignement nouveau ici. Cela semble indiquer que le récit «traditionnel» a été repris dans une perspective nouvelle; sans rien dire de la tempête apaisée, il est fort probable que pour l'exorcisme, Marc lui-même introduit la mention de l'enseignement.



10. P. LAMARCHE, *La Tempête apaisée*, (Marc 4,35-41) *Assemblées du Seigneur*, 2<sup>ème</sup> série n° 43, p. 47.

11. A ce propos, on peut regretter que le lectionnaire dominical de l'année B n'ait retenu aucun de ces deux textes, sans doute difficiles, mais si typiquement «marciens» et si importants aux points de vue littéraire et théologique : Gérasa l'enfant épileptique.

12. La phrase du démon a peut-être bien déjà ici son sens fort christologique, dans l'esprit de Marc.

13. On pourrait se demander si Marc n'a pas une autre façon de tracer une ligne qui va de cet exorcisme à la Passion. On a dit que les démons crient toujours chez Marc, et ici spécialement, l'esprit sort «en poussant un grand cri». Jésus, en mourant, pousse un grand cri, à deux reprises. Marc suggère ainsi que sa mort est le dernier grand combat, l'exorcisme suprême qui libère le secret de son identité et rend possible la confession du Fils de Dieu.

14. DAVIES, *Pour comprendre le Sermon sur la montagne*, trad. fr., Paris, 1970, p.140.

15. Autorité qui, à partir de cet épisode du paralytique, va être régulièrement contestée par les scribes : 2,6;2,16;3,22;7,5;9,14;11,18;27-28. Il n'est pas sans signification que des ce premier acte public, ils soient là au moins par allusion, avec les foules et les disciples : les trois groupes d'acteurs sont en place.

16. C'est sans doute l'idée qui a présidé au choix du texte de Dt 18 comme première lecture de ce dimanche, pour préparer Marc 1, 21-28 : le prophète semblable à Moïse a conscience de dire les paroles de Dieu, sans se référer à aucun autre critère.

17. En dehors des textes cités plus haut, l'enseignement de Jésus est noté encore à propos de deux sujets précis : les Paraboles (4,1-2), les annonces de la Passion. Il est remarquable qu'il s'agisse dans les deux cas de révéler quelque chose de caché, que l'homme ne peut atteindre lui-même : le mystère du Royaume (4,11), la condition du Serviteur souffrant (8,33; 9,31).

18. On retrouve le même rapprochement et la même subordination entre l'exorcisme et l'enseignement dans la mission des disciples au ch.6. Au début, il est dit que Jésus les envoie en leur donnant autorité sur les esprits impurs (6,7) et effectivement ils chassent beaucoup de démons (6,13), mais au retour, cette mission est ainsi résumée : ils rapportent à Jésus tout ce qu'ils ont fait et enseigné(6,30).

19. Sur Marc 1,14-15 et l'Évangile, cf. J. BRIERE, *L'Évangile : Jésus agit par ses disciples*, dans *Assemblées du Seigneur*, 2<sup>ème</sup> série n°34, pp.32-46.

## IL PARLAIT EN HOMME QUI A AUTORITÉ

Épaisseur humaine de l'histoire d'un homme. Il s'appelait Jésus.

Difficulté de retrouver son visage derrière le folklore religieux dont les premières générations chrétiennes (et encore davantage les suivantes) l'ont affublé. Mais, malgré toutes ces difficultés historiques et exégétiques, la luminosité de sa parole et de sa vie, de la parole vécue dans sa vie (et jusque dans sa mort) m'atteint encore aujourd'hui. Avec Simon-Pierre, je reconnais qu'il détient des paroles de vie lorsqu'il m'annonce qu'il faut accepter de se perdre, de se désapproprier pour véritablement se trouver. En lui se manifeste en plénitude un esprit de vérité, de liberté, d'amour et de pardon qui, seul, donne un sens à la rencontre des hommes, dont certains ne se réfèrent pas à lui. Mais en lui l'esprit se fait incandescent, il est comme une parole, un verbe qui m'est adressé. A travers Jésus, je déchiffre ma propre vie. Je décèle un sens sous-jacent. Ce qu'il dit être le dessein de son Père.

Bernard BESRET <sup>1</sup>

1. Bernard BESRET, témoignage repris dans les *Cahiers Universitaires Catholiques*, juillet 1971.



## Année C

Première lecture : Jr 1,4-5.17-19

Deuxième lecture : 1 Co 12,31-13,13

Évangile : Lc 4,21-30

*«Médecin, guéris-toi-même». Sous cette forme ou une autre ce proverbe sert d'alibi pour rejeter un enseignement, une interpellation qui nous dérange et celui qui les fait entendre. Nous passons ainsi à côté de la grâce, et le prophète que les siens n'ont pas bien reçu s'en va porter ailleurs son message libérateur.*

*Ceux qui aujourd'hui se réclament de leur familiarité avec Jésus, lui font encore parfois subir le sort qui fut le sien à Nazareth. En effet, son enseignement se dérobe souvent à nos désirs, et alors nous rejetons en fait le prophète avec sa parole qui nous met en question.*

*Lu dans la perspective de Luc, le récit de la prédication de Jésus à Nazareth reste d'une brûlante actualité (évangile).*

*Il en va de même pour le beau texte de saint Paul sur la charité. Cet amour qui a sa source dans l'Esprit Saint est la voie féconde et sûre en dehors de laquelle il n'y a qu'illusion ou tromperie, le critère auquel se vérifie tout le reste (épître).*

*Car, il faut éprouver les esprits «pour voir s'ils viennent de Dieu» (1 Jn 4,1). N'est pas prophète qui veut, mais celui que Dieu appelle et qui, malgré toutes les contradictions, reste fidèle à la mission reçue qui souvent le fait rejeter par les hommes (première lecture).*

## JÉRÉMIE DEVANT SA MISSION DE PROPHÈTE

Jr 1,4-5.17-19

PAR JEAN-LOUIS DÉCLAIS

Professeur d'Écriture Sainte à Caen

Beaucoup d'auteurs se sont penchés sur les nombreux récits de vocation rapportés dans la Bible<sup>1</sup>. Les pages qui suivent s'attachent à l'un d'eux : le ch. I du livre de Jérémie. Nous verrons d'abord ce que représentait la «vocation» pour l'exercice du ministère prophétique, particulièrement dans le cas de Jérémie. Puis nous examinerons comment Jérémie raconte sa propre vocation.

### I - N'est pas prophète qui veut

Pour nous, le mot «prophète» est nimbé du prestige des quelques personnages que la tradition d'Israël a finalement retenus dans la Bible. Même si on y ajoute les prophètes reconnus authentiques dont parlent les livres de Samuel et des Rois, mais dont nous ne possédons pas d'écrit, cela fait peu, par rapport aux centaines de gens considérés alors comme «prophètes». Si, en effet nous retenons uniquement pour prophètes les quelques inspirés courageux et lucides qui ont aidé Israël sur le chemin de la patience et de la fidélité, Israël lui, désignait par ce mot une foule de gens qui prenaient la parole au nom du Seigneur, sans qu'il soit toujours aisé de discerner le bon grain de l'ivraie.

Toute parole doit subir l'épreuve de la vérification. Mais avec quels instruments établir cette preuve quand le discours prétend relever d'un domaine où l'auditeur n'a pas accès ? Impossible d'aborder ici cette question des critères du prophétisme<sup>2</sup>, qui a toujours été un problème pour les sociétés où fonctionnaient des devins ou des prophètes. Mais nous allons regarder comment Jérémie l'a vécue pour ce qui le concernait.

Jérémie a dû affronter la contradiction : les autorités de Jérusalem n'acceptaient pas le contenu de sa prédication, et

d'autres prophètes ne voyaient pas l'avenir comme lui. Mais il put tenir bon parce qu'il s'appuyait sur l'appel reçu, et non sur une mission qu'il se serait donnée à lui-même.

Arrêté au Temple pour avoir évoqué l'éventualité de la ruine de Jérusalem et de son lieu saint, il présente un seul argument pour sa défense : «C'est le Seigneur qui m'a envoyé» (Jr 26,12-15) et il le répète au début comme à la fin de sa plaidoirie. Traitez-moi comme vous voulez, mais sachez que je ne suis que l'envoyé du Seigneur. Le prophète fidèle a conscience d'être envoyé par un autre; et parfois, Jérémie laisse entendre que, s'il ne tenait qu'à lui, il abandonnerait son ministère (cf.20,9).

Plus loin, Jérémie affronte le prophète Hananya, son contradicteur, et il lui dit : «Ecoute bien ! Le Seigneur ne t'a point envoyé...» (Jr 28,15). C'est l'accusation la plus grave qu'il puisse lancer à quelqu'un qui se dit prophète. De même, il invective Ahab et Cidqiyyahu, prophètes présents parmi les déportés à Babybone, car, dit Dieu, ils «prononcent en mon nom des paroles sans que j'en aie donné l'ordre» (29,23). Le livret sur les prophètes (23,9-40) contient les mêmes reproches : «Je n'ai pas envoyé ces prophètes, et ils courent ! Je ne leur ai rien dit, et ils prophétisent ! Ont-ils assisté à mon conseil ? » (23,21-22). Et encore : «Je vais m'en prendre aux prophètes qui n'ont qu'à déclencher leur langue pour émettre des oracles... Moi, je ne les ai pas envoyés... et ils ne sont d'aucune utilité à ce peuple - Oracle du Seigneur !» (23,31-32).

On comprend alors que Jérémie ait eu le souci de se référer à ce moment de sa vie où il avait pris nettement conscience que Dieu l'appelait à une mission spéciale; c'était pour lui le seul moyen d'établir sa légitimité de prophète et l'autorité de sa parole.

Dans le récit de sa vocation, on ne cherchera donc pas d'abord des éléments qui permettraient de reconstituer un itinéraire spirituel ou des renseignements utiles pour une biographie. Celui qui est appelé s'efface devant celui qui l'appelle et l'envoie. Dès la première page du livre de Jérémie, nous sommes avertis que nous allons lire la parole de Dieu telle qu'elle s'adressa aux hommes, en cette époque troublée de la fin d'un royaume. Raconter une vocation, c'est authentifier une mission, essayer d'opérer ce discernement que saint Jean recommandera plus tard : «Bien-aimés, ne vous fiez pas à tout esprit (c'est-à-dire à tout homme qui parle en état d'inspiration), mais éprouvez les esprits pour voir s'ils viennent de Dieu, car beaucoup de faux prophètes sont venus dans le monde»(1 Jn 4,1).

## II - Prophète pour les nations et prophète pour Juda

Le *Lectionnaire* n'a retenu, pour ce 4ème dimanche ordinaire que les deux premiers et les trois derniers versets du récit de la vocation de Jérémie; les douze versets du milieu manquent. Ainsi coupé, ce texte ne saurait suffire pour suivre le mouvement du chapitre et en recueillir l'enseignement.

Pour déterminer le plan possible de Jr 1, nous pouvons nous appuyer sur une formule qui revient trois fois : «La parole du Seigneur me fut adressée en ces termes» (vv.4.11.13). Or, la troisième fois on lit : «Une *seconde fois*, la parole du Seigneur me fut adressée en ces termes». Maladresse de la rédaction, distraction de l'auteur ou indice qui permettrait de découvrir l'histoire du texte ? Si le v.13 rapporte la «seconde» parole du Seigneur, c'est peut-être que, dans un premier état du texte le récit de la vocation commençait au v.11, les vv.4-10 ayant été ajoutés comme pour donner une précision absente des vv.11-20. Si l'on se demande alors quelle mission reçoit Jérémie dans chacune des deux parties ainsi délimitées, on constate qu'il est établi comme prophète pour les *nations* aux vv.5 et 10, tandis que les vv.14-19 parlent du rôle qu'il devra jouer à Jérusalem pendant les années difficiles qui ont précédé les interventions de l'armée babylonienne.

Jérémie est donc envoyé tant aux nations et aux royaumes qu'à Juda lui-même. Sa parole ne vise pas seulement le cercle restreint d'une ville aux prises avec les tourments de sa fin; elle concerne aussi tous les peuples, dont l'histoire est faite de démolitions et de reconstructions qui se succèdent inlassablement (v.10). Pour eux, depuis toujours, Jérémie a été consacré, mis à part (v.5). Par son ministère, par le livre qui renvoie l'écho de ses paroles, il lui reste à devenir ce qu'il est dans la pensée de Dieu.

a) «*Avant même de te former dans le sein de ta mère...*» (vv.4-5)

Plusieurs fois, des fidèles en prière reconnaissent qu'ils doivent la vie au Seigneur qui, depuis leur naissance, tient leur existence entre ses mains. Il les a reçus, comme un père reconnaissait son nouveau-né en le prenant sur les genoux au sortir du sein maternel (Gn 50,23; Jb 3,12). Ainsi :

Sur toi je fus jeté au sortir des entrailles  
dès le ventre de ma mère, mon Dieu c'est toi (Ps 22,11).

Sur toi j'ai mon appui dès le sein,  
toi ma part dès les entrailles de ma mère (Ps 71,6).

Le Seigneur m'a appelé dès le ventre de ma mère  
dès le sein, il a prononcé mon nom (Is 49,1).

Dieu prévient; il a l'initiative, il est le père de son fidèle; avant même d'en être connu, il le connaît.

Le Ps 139,13, remontant plus haut, parle d'un rôle maternel de Dieu : «C'est toi qui m'as formé les reins, qui m'as tissé au ventre de ma mère». Même à ce stade caché de l'existence Dieu est présent et actif.

On remarquera alors que le texte de Jérémie affirme encore plus. *Avant* que, sorti du sein, il puisse être reconnu par un père, *avant* même que, dans le sein maternel, il commence à exister, le prophète est connu et remarqué de Dieu, qui sait déjà quelle mission lui confier. Dieu possède l'initiative absolue; avant même que les parents aient décidé de la naissance de leur enfant, Dieu est présent à celui qui n'est encore qu'un avenir.

Qu'est-ce à dire non du point de vue de Dieu, mais pour Jérémie ? Est-ce une manière d'exprimer une prédestination écrasante qui réduirait la liberté de l'homme à une illusion ridicule, ou bien la découverte merveilleuse que la vie a un sens ? Jérémie sait qu'il doit faire quelque chose que nul ne peut accomplir à sa place, que quelqu'un l'attend, qu'il est irremplaçable. Mais cette prise de conscience contient aussi l'aveu d'une limitation : savoir qu'on a reçu *une* mission, c'est accepter que d'autres aient reçu d'autres missions.

b) «Ah ! Seigneur... Je ne sais pas porter la parole» (vv.6-10)

Tout lecteur familiarisé avec la Bible saisira ici les ressemblances entre la vocation de Jérémie et celle de Moïse (Ex 4, 10-12). Apprenant quelle mission lui est confiée, l'homme commence par se regarder lui-même et il constate son impuissance. «Je ne sais pas porter la parole», c'est-à-dire je ne sais pas comment on fait pour être prophète. En effet, la «parole» caractérise le prophète (cf. Jr 18,18). Mais la réponse lui vient d'en haut : ce n'est pas toi qu'il faut regarder; fais ce que tu as à faire et bannis la peur, car *je suis avec toi* (Ex 3,12;4,12.15).

Est-il permis de trouver ici une analogie avec la «petite voie» de Thérèse de Lisieux ? Chez elle, le jeu du désir ancien de la sainteté avec la constatation de l'incapacité personnelle aboutit à une lumière intérieure, confirmée bientôt par la lecture de l'Ancien Testament : c'est Dieu lui-même qui réalise les desirs qu'il a mis au cœur de l'homme <sup>3</sup>.

c) «Que vois-tu, Jérémie ? » (vv.11-16)

D'autres prophètes nous parlent de visions étonnantes pendant lesquelles leur mission leur fut dévoilée. Ainsi Amos (7-9,4), Isaïe (6), Ezéchiel (1-3,15).

Jérémie, lui, ne voit rien d'extraordinaire : seulement une branche d'amandier en fleur (et le nom hébreu de l'amandier, *shaqéd*, signifie «veilleur»); ou encore une marmite qui penche et dont le contenu est en ébullition. Plus tard, il descendra chez un potier (Jr 18) et, en regardant l'artisan travailler, en constatant avec quelle liberté souveraine il traite son argile, il comprendra que Dieu use de la même liberté envers les peuples. Ou bien, passant devant le Temple, il verra deux corbeilles de figues disposées là, contenant l'une de beaux fruits, l'autre des fruits pourris (Jr 24): il pensera alors à son peuple, coupé en deux lui aussi, la meilleure partie se trouvant en exil.

Ainsi, pour Jérémie, la moindre chose peut devenir signe d'une parole de Dieu. André Neher écrit : «Vingt fois, Jérémie a vu fleurir l'amandier dans son canton natal; vingt fois c'était l'annonce du printemps. Aujourd'hui, le temps se livre, tourbillonnant dans la floraison qui devient soudain une hâte..., la hâte de Dieu qui fait mûrir sa parole... Vingt fois, Jérémie a vu, dans les champs d'Anatot, le paysan attiser la chaudière pour y brûler sa paille. Aujourd'hui, la chaudière étonne, parce que sa gueule brûlante regarde vers le nord. L'orientation de la chaudière cesse d'être banale. L'espace prend un sens : il frémit déjà du malheur que les Chaldéens feront surgir du nord»<sup>4</sup>.

d) «Une colonne de fer, un rempart de bronze» (vv.17-19)

Cette expérience se retrouve dans un passage généralement classé parmi les «confessions» de Jérémie (15,10-21). Le prophète confie l'enthousiasme de ses débuts (15,16), sa déception et ses doutes (15,18); s'il tient bon, c'est qu'il s'appuie sur la parole entendue lors de sa vocation : «Je ferai de toi un rempart de bronze inébranlable... Il ne pourront pas te vaincre; je suis avec toi» (15,20).

Le contraste est frappant entre le ton de ces phrases (la mission du prophète vers Juda) et celui de 1,10 (sa mission vers les nations). Autant il se voyait jouer un rôle actif, contribuant par sa parole à déraciner ce qui mérite de disparaître pour planter du neuf, autant maintenant il se donne un rôle passif : rester solide, tenir bon, échapper au vertige de la peur.



Il faudrait reprendre ici toute la vie de Jérémie, spécialement les ch. 36-45. On le conteste, on veut le faire taire, on le traîne de prison en prison, mais il ne cède pas et il continue imperturbablement de proclamer : «Ainsi parle le Seigneur. Qui restera dans cette ville mourra par l'épée, la famine et la peste; mais qui sortira et se rendra aux Chaldéens vivra, sa vie sauve sera son butin, il vivra» (38,2).

Sa fermeté ne sera pas vaincue; l'avenir en manifestera la valeur bien supérieure à celle d'un compromis péniblement élaboré. Le grain meurt (1,17-19), mais pour rendre possibles les moissons futures (1,10).

Ainsi, quand Jérémie racontait sa vocation, il ne se réfugiait pas dans une enfance de fraîcheur ou de naïveté. C'est à partir du point d'arrivée qu'il contemplait la ligne de départ. Et il la contemplait en portant tout le poids de son existence vécue dans la fidélité.

## NOTES

1. On pourra consulter une des dernières études parues : W. VOGELS, *Les récits de vocation des prophètes* dans *Nouvelle Revue Théologique*, janvier 1973, pp.3-24.
2. Voir L. RAMLOT, *Prophétisme*, dans *Supplément au Dictionnaire de la Bible*, VIII, col. 1040-1050.
3. Voir C. DE MEESTER, *Les mains vides, le message de Thérèse de Lisieux*, Paris 1972, pp. 76-82.
4. A. NEHER, *L'essence du prophétisme*, Paris, 1955, pp.336-337. On peut aussi citer cette phrase de R. TAGORE «J'ai dit à l'amandier : Frère, parle-moi de Dieu. Et l'amandier a fleuri».

## ON DEMANDE DES PROPHETES

Il faut absolument éviter que la structure hiérarchique de l'Eglise n'apparaisse comme un appareil administratif sans connexion intime avec les dons charismatiques de l'Esprit Saint répandus dans toute l'Eglise...

Un schéma sur l'Eglise qui parlerait seulement des Apôtres et de leurs successeurs, et qui ne parlerait pas également des prophètes et des docteurs, serait déficient dans un domaine de grande importance.

Que serait devenue notre Eglise sans le charisme des docteurs ou des théologiens ? Que serait-elle devenue sans le charisme des prophètes ou des hommes parlant sous l'inspiration de l'Esprit ? Car ceux-ci, insistant «à temps et à contre-temps», secouaient une Eglise quelquefois endormie, pour que l'Evangile du Christ ne fût pas négligé dans la pratique.

Léon-Joseph SUENENS <sup>1</sup>

1. Léon-Joseph SUENENS, *Discours au Concile Vatican II* (Chrétiens de tous les temps, 6), Paris, 1964, pp.31 et 33.



## LE MYSTERE DE LA CHARITÉ

1 Co 12,31-13,13

PAR MARC-FRANCOIS LACAN

*Bénédictin d'Hautecombe*

Pour comprendre cette page de saint-Paul - l'une des plus belles et des plus concrètes de toute la Bible - il faut rappeler pourquoi l'Apôtre l'a écrite.

### *S'enrichir ou se donner*

Depuis qu'au baptême ils ont reçu l'Esprit Saint, les Corinthiens font preuve d'une avidité inconsiderée pour les dons spirituels et les manifestations charismatiques. Du coup, ces dons qui devraient les unir suscitent entre eux des rivalités, et leurs assemblées se déroulent non dans un climat de paix, mais dans le désordre. Tout au long des ch.12 à 14 de sa lettre, Paul s'efforce de remédier à cette situation très grave, car elle dénote une perversion des dons de Dieu <sup>1</sup>.

Aux Corinthiens « charnels », aveuglés par leurs passions, l'Apôtre écrit : « A chacun la manifestation de l'Esprit est donnée en vue du bien commun » (12,7).

Voilà le principe dont se servira le croyant gratifié d'un charisme, pour résoudre les problèmes posés par l'usage des dons reçus. Il n'y verra pas une richesse à s'approprier, mais un appel à se mettre au service de tous les autres, de la communauté.

Paul conclut son ch.12 par une maxime qui constitue le premier verset de la lecture d'aujourd'hui : « Cherchez les dons les meilleurs » (12,31). Tous sont utiles et complémentaires les uns des autres, certains toutefois s'avèrent meilleurs; il faut estimer tels non pas ceux qui mettent en vedette le bénéficiaire, mais ceux qui le rendent plus utile à ses frères. A titre d'exemple Paul comparera, au ch.14 la prophétie et la glossolalie. Celle-ci fait prier dans un langage mystérieux que nul ne comprend s'il n'y a pas dans l'assemblée quelqu'un gratifié du don spécial d'interprétation. La prophétie, au contraire, fait tenir des propos

instructifs et stimulants en un langage que tous comprennent : elle est donc meilleure que la glossolalie (14,1-25).

Toutefois il y a une réalité que l'Apôtre appelle une « voie » et qui est au-dessus du meilleur des dons : la charité, dont la louange va remplir le ch.13.

### *La voie nécessaire et sans égale*

La charité (*agapè*) n'est pas n'importe quel amour, mais celui qui a sa source dans l'Esprit Saint. Paul n'en fait pas un don parmi les autres, fût-ce le meilleur; il la déclare une voie sans égale. Un don, on l'utilise; dans une voie, on marche. Certes, la charité est un fruit de l'Esprit (Ga 5,22), et c'est l'Esprit qui, après avoir révélé cette voie, donne la force d'y marcher. Mais il s'agit de bien autre chose que d'un moyen pour servir la communauté en y remplissant une fonction particulière. Qu'est-elle donc ? L'Apôtre va le dire, ou plutôt le chanter dans une hymne en trois strophes, qui proclame la nécessité de la charité (13,1-3), sa fécondité (13,4-8a), son éternité (13, 8b-13).

Sans la charité, les dons de l'Esprit resteraient comme extérieurs au chrétien qui en serait comblé, et il n'en retirerait aucun profit spirituel. Paul donne des exemples : l'extatique que son enthousiasme inspiré fait prier en une langue mystérieuse; le prophète qui a le don d'exprimer les mystères que le don de science lui a permis de pénétrer; un homme que sa foi rend capable de mener à bien des entreprises surhumaines; enfin un modèle de dévouement que sa générosité conduit à se dépenser corps et biens au service des malheureux. On voit la progression dans cette série de charismes dont le dernier semble évoquer la charité fraternelle en action <sup>2</sup>.

Cependant, dans tous ces cas, même le dernier, Paul admet que la charité puisse rester absente. Le don de l'Esprit fait alors de celui qui l'a reçu et le met en oeuvre, un instrument de l'action divine dans l'Eglise et dans le monde; mais il ne sanctifie pas cet instrument, sorte de robot spirituel. Sa prière enthousiaste semble le faire vibrer, mais à la manière d'une cloche. De même pour les autres : faute de charité, ces charismatiques sont personnellement privés de vie spirituelle, et ce qu'ils font reste sans valeur pour leur progrès surnaturel.

En effet, ils ne sont pas ouverts à l'Esprit. Ils ont l'air d'agir comme des enfants de Dieu, mais leur comportement

est celui d'un corps sans âme; cette âme qui leur manque, c'est la charité. La foi, certes, donne accès au salut (Ga 2,16); mais elle agit par la charité (Ga 5,6). Sinon elle n'est pas la foi dont parle Paul, celle par laquelle le croyant se livre si totalement au Christ, qu'il peut dire comme l'Apôtre : «C'est le Christ qui vit en moi» (Ga 2,20). Comment en effet, le Christ pourrait-il vivre dans un croyant, sans lui communiquer sa charité ?

La nécessité de la charité tient au fait qu'elle est la vie même du croyant, de l'enfant de Dieu. Elle a dans l'organisme spirituel du chrétien la même fonction essentielle que le cœur dans l'organisme corporel. Le cœur n'agit pas, mais il vivifie les membres qui agissent; de même la charité. Répandue dans le cœur du croyant par l'Esprit saint (Rm 5,5), elle inspire toutes ses actions et le fait marcher à la suite du Christ, parce qu'elle lui donne d'aimer comme le Christ a aimé et comme il ne cesse d'aimer. Voilà pourquoi elle est «la Voie», la voie nécessaire, qui unit au Christ et conduit au Père.

### *La voie féconde et sûre*

Aimer comme Jésus, tel est le programme très simple que l'Esprit inscrit au cœur de ceux qui aspirent à bien utiliser ses dons. Dans la deuxième strophe de son hymne, Paul détaille ce programme dans les formules lapidaires des vv.3-8a. Il s'adresse à des hommes concrets et encore très charnels, pour leur révéler à quel amour ils ont à se livrer, et à quels signes ils peuvent discerner s'ils sont fidèles à l'Esprit et s'ils suivent vraiment le Christ.

La charité que décrit l'Apôtre a deux visages : l'un tourné vers les hommes dominés par les forces du mal, l'autre vers les hommes dans le besoin et le malheur. Paul parle d'abord du premier. Un amour désireux de servir - l'Apôtre le sait bien par son expérience personnelle - se heurte à des oppositions qui le mettent à l'épreuve. Contre elles, il faut user de la patience, seule capable de triompher du mal. C'est là, certes, une œuvre de longue haleine, mais la charité en rend capable.

L'autre visage de l'amour s'appelle la disponibilité qui fait répondre aux appels des malheureux, et met ainsi le chrétien au service de tous.

Paul, toutefois, ne se contente pas de ces deux orientations générales. Entrant dans le détail, il énumère tout ce que la charité exclut d'un cœur qu'elle anime, tout ce qui est incompatible avec la patience et la disponibilité de l'amour : envie, vantardise, arrogance, inconvenance, égocentrisme, colère, rancune.

Ensuite, l'Apôtre met en lumière un critère important de l'amour : la joie. Le chrétien se demandera où se trouve la source de sa joie : dans l'injustice ou dans la vérité ? L'homme qui, pour trouver le bonheur, emploie des moyens injustes, méprise les droits de Dieu et de ses frères, il s'enferme dans son égoïsme. S'il aimait, il rejèterait une satisfaction de cette nature, qui est une fausse joie.

La voie de la charité donne accès à la vraie joie, dont la source est la vérité, et qui consiste, dit saint Paul, à communier à cette vérité. Pour rendre la nuance de communion impliquée dans le verbe employé et difficile à traduire, il faudrait lire ainsi la fin du v.6 : «Pour la charité, la vérité est source de joie commune». Mais de quelle vérité s'agit-il donc ?

Pour bien la situer, rappelons-nous que Paul l'oppose à l'injustice, source de la joie mauvaise que l'amour a en horreur. Il ne s'agit donc pas simplement d'une vérité d'ordre logique, mais d'ordre vital, de la fidélité de tout l'être - et non de la seule pensée - au réel et à tous ses aspects. Dans cette perspective, qui n'est pas seulement celle de Paul mais aussi celle de Jésus et de l'ensemble de la Bible, la vérité s'identifie à l'attitude de l'homme qui, se tenant à sa véritable place et se reconnaissant comme créature, rend témoignage au Créateur et proclame qu'il lui doit tout. Quoi d'étonnant, dès lors, si l'amour trouve sa joie dans cette vérité ? Par elle, il répond à l'amour du Créateur et le révèle aux créatures qui l'ignorent. Par cette proclamation, le croyant invite tout l'univers à partager sa joie qui, pour devenir parfaite, a besoin de se communiquer afin que tous y communient. Cette exigence de l'amour est aussi le signe de son authenticité.

La charité est patiente, serviable, joyeuse, et veut le demeurer en toute circonstance <sup>3</sup>. Aussi, dit l'Apôtre, «en tout, elle excuse; en tout, elle croit; en tout, elle espère; en tout, elle tient bon; la charité ne succombe jamais» <sup>4</sup>. Les quatre affirmations aboutissent ainsi à une négation triomphale : la charité ne connaît pas la défaite, rien ne peut l'abattre. En effet, non seulement la bienveillance de l'amour trouve des excuses aux personnes, mais la charité fait appel à ses deux sœurs, la foi et l'espérance : elle suscite leur intervention et prend appui sur elles. La foi lui apporte sa lumière, et l'espérance sa stabilité. Les deux verbes «espérer» et «tenir bon», employés au v.7, désignent, de fait, les deux aspects de l'espérance paulinienne qui est à la fois confiance dans l'amour du Père, et persévérance inébranlable dans les épreuves. Unie à la foi et à l'espérance, la charité est invincible.



### La communion à l'amour éternel

Dans la dernière strophe, Paul reprend la comparaison entre l'amour et les dons de l'Esprit, afin de mettre en lumière la supériorité de la charité. La plupart des charismes, utiles en cette vie qui se déroule dans le temps, deviendront inutiles dans l'éternité où Dieu se révélera pleinement à ceux qui lui seront parfaitement unis. Actuellement, nous ne pouvons atteindre Dieu que dans le miroir de ses créatures où nous découvrons son reflet. Un jour viendra où il se manifestera tel qu'il est, où nous les connaissons comme il nous connaît, où nous le verrons face à face, c'est-à-dire directement. Alors, les charismes disparaîtront. Seule demeurera la triade qui constitue l'organisme spirituel des enfants de Dieu et leur permet de vivre de la vie de Dieu : foi, espérance, charité.

La foi, en tant qu'attitude d'ouverture au don de Dieu, à cette Parole qui est son Fils, demeurera éternellement nécessaire pour continuer à recevoir le don toujours nouveau qui fait de nous les fils adoptifs de Dieu et pour communier au Fils unique que le Père ne cesse d'engendrer éternellement.

L'espérance n'aura plus sa dimension d'attente, mais elle demeurera comme attitude de confiance filiale dans l'amour du Père. Loin de la faire disparaître, la vision ne peut que l'intensifier.

Par opposition aux dons qui passeront, foi, espérance, charité sont les trois qui demeurent, aujourd'hui et éternellement. Or, même parmi ces trois, la charité a la supériorité. Paul l'affirme sans donner d'explication. Mais était-il nécessaire de rappeler que la foi et la confiance sont au service de la charité qui, seule, nous fait répondre au désir du Père et parvenir au but : l'union avec lui. Tout le N.T. affirme que Dieu est Amour et qu'il veut nous faire communier à son amour. Nous n'avons dès lors qu'un seul but : aimer le Père comme il nous aime, comme Jésus, son Fils unique, l'aime, et vivre unis dans cet amour, nous tous qui sommes les fils du Père éternel.

Voilà pourquoi la charité est la plus grande. Amour qui vient de Dieu et que l'Esprit nous communique, elle nous fait communier à l'amour éternel de Dieu. Par là elle nous donne également d'accéder à la connaissance expérimentale et directe du Père dont cet amour est la vie : en cela consiste la vision face à face. Enfin, la charité nous fait partager la joie éternelle que le Fils unique trouve à communier avec son Père et à le glorifier.

### NOTES

1. En grec, les dons de l'Esprit sont appelés *pneumatika* ou *charismata*, mot que décalque le français «charismes». Au nom de leurs charismes, certains revendiquent aujourd'hui leur autonomie en face de ce qu'ils appellent l'Eglise institutionnelle et de sa hiérarchie. Paul leur rappellerait qu'un charisme est un don gratuit, destiné à faire de son bénéficiaire un humble serviteur de l'unique Eglise, à la fois hiérarchique et charismatique.
2. A la fin du v.3, on trouve dans les manuscrits un verbe qui signifie *brûler*, ou bien un autre verbe, semblable au premier à l'exception d'une consonne, qui signifie *se glorifier*. Le sens du verset s'en trouve changé et, dans le deuxième cas, éclairé; il faudrait alors lire en effet : «Si je livre mon corps pour en tirer gloire, s'il me manque l'amour, cela ne me sert à rien». On comprend quel motif vicie le sacrifice qui semblait exprimer l'amour le plus parfait.
3. Nous traduisons le mot grec *panta*, employé à quatre reprises au v.7, par «en toute circonstance» (accusatif adverbial). Paul l'emploie dans ce sens en 1 Co 11,2. Par ailleurs, il nous paraît difficile de faire de *panta* un pronom qui serait complément direct des quatre verbes : «la charité excuse tout, elle croit tout, elle espère tout, elle supporte tout». Car la charité est lucide, et ne croit pas n'importe quoi.
4. Nous rattachons le v.8a à ce qui précède et non à ce qui suit; et nous traduisons le verbe *piptô* (qui est au présent comme les verbes précédents, et non au futur comme les verbes qui suivent) en lui donnant son sens ordinaire qui est «tomber». Nous suivons en cela saint Jean Chrysostome. La plupart des traductions comprennent ainsi le début du v.8 : «La charité ne passera jamais»; ou bien : «La charité ne disparaît jamais». Cette traduction a deux inconvénients : elle donne au verbe *piptô* un sens qu'il n'a nulle part ailleurs dans le N.T. et elle fait dire ici à Paul sous forme négative, ce qu'il dira sous forme positive au v.13, en affirmant que foi, espérance et charité demeurent toutes les trois. Pourquoi alors, au v.8, semble-t-il réserver à la charité une permanence qu'elle partage avec ses deux sœurs ? Notre traduction supprime ce manque de cohérence.



## PENSER AUX AUTRES AVEC BONTÉ

Si quelqu'un est dans l'habitude de penser aux autres avec bonté, et cela par des motifs surnaturels, il n'est pas loin d'être un saint. Un homme de cette trempe n'est pas seulement bienveillant par accès, ou par hasard; ses premières pensées sont charitables, et il ne s'en repent point, quand même elles amènent une suite de souffrances et de dégoûts; toutes ses autres pensées ont la même tendance, et ne passent pas sans cesse du blanc au noir; même quand des passions soudaines et des chocs violents viennent les mettre en mouvement, elles se calment d'une manière douce pour les autres, et cela invariablement. Ces hommes sont rares : car la bonté en pensée est plus rare que la bonté en parole ou en action. Elle suppose qu'on pense beaucoup aux autres, ce qui se rencontre peu, elle suppose qu'on pense aux autres sans les critiquer, ce qui est plus rare encore.

Mais la bonté en pensées suppose un contact avec Dieu, un divin idéal dans nos âmes; elle ne peut venir d'une source moins haute, pas plus que l'amour de la beauté. Elle ne peut être dictée par l'intérêt personnel, ni stimulée par la passion; elle n'a rien d'insidieux, mais elle ouvre toujours la voie à quelque sacrifice. C'est sous le doigt de Dieu qu'une telle fontaine doit jaillir. Elle peut vivre parmi les épais brouillards de la terre, parce qu'elle respire l'air frais des cieux : elle est le parfum qui pénètre la créature quand le Créateur vit en elle.

Frédéric William FABER <sup>1</sup>

1. Frédéric William FABER, *Conférences spirituelles*, Paris, 1860, pp.17-20.

## AUCUN PROPHETE N'EST BIEN REÇU DANS SA PATRIE

Lc 4,21-30

PAR ETIENNE SAMAIN

*Professeur à l'Université catholique de Rio de Janeiro*

La scène inaugurale de Nazareth (Lc 4,16-30) est sans conteste une pièce maîtresse de l'Evangile lucanien et une clef de compréhension théologique de toute son œuvre. Placé au début du ministère public, cet épisode cherche à orienter le lecteur vers la pleine saisie du mystère de la personne et de l'œuvre du Sauveur. Par avance, il définit le programme de son action terrestre, et laisse entrevoir son dénouement tragique dans le rejet et la mort du Serviteur de Dieu. S'il renvoie à une situation historique de fait, ce récit ne peut par ailleurs se comprendre qu'à la lumière d'une Eglise post-pascale qui annonce le Sauveur et le Ressuscité, et qui s'est résolument ouverte au monde des païens.

Littérairement cet ensemble se laisse facilement décomposer en deux grandes sections. La première (Lc 4,16-21) <sup>1</sup> rappelle la venue de Jésus à Nazareth et, dans le cadre de la liturgie synagogale, le présente comme celui qui, reprenant à son propre compte les paroles d'Isaïe (61,1-2a), se définit comme le prophète messianique. Il est l'homme de Dieu chargé d'annoncer aux petits de son peuple la bonne nouvelle de leur libération et, par sa venue, d'introduire dans le temps humain un «aujourd'hui» de Dieu (4,21), c'est-à-dire un moment exceptionnel de sa «grâce» (4,19 et 4,22) dans l'histoire de leur salut. C'est là un résumé de tout l'Evangile et, au départ de l'œuvre de Jésus, autant un programme clair de sa mission qu'une invitation pressante devant laquelle tout homme doit désormais se situer. La seconde partie (Lc 4,22-30) dit les réactions en sens divers des auditeurs de Nazareth : reconnaissance, acquiescement et admiration d'abord (v.22a); surprise et stupéfaction ensuite (v.22b); indignation, rejet et rupture finalement (vv.28-29). Ce processus de plus en plus réactionnaire étonne dans la mesure où, au niveau de la rédaction actuelle, il semble provoqué par Jésus lui-même : non content

de citer le dicton populaire « Médecin, guéris-toi toi-même » (v.23), Jésus en appelle au témoignage d'Elie et d'Elisée (vv.25-27) pour confondre - à priori, semble-t-il - l'attitude incrédule de ses coreligionnaires. Ces faits réclament une explication et nous invitent tout d'abord à voir comment Luc a relu le texte de Marc qui lui sert de modèle. Nous serons ainsi en mesure de déterminer le sens et la portée des additions rédactionnelles dans les perspectives générales de son œuvre <sup>2</sup>.

### 1 - La relecture du texte de Marc (vv. 22-24)

A partir du v.22 et jusqu'au v.24, notre récit offre un parallélisme avec celui de Mc (6,1-6a), mais non sans que Luc lui apporte des modifications profondes et significatives. En fait, la manière dont Luc remanie le texte de Marc reflète son interprétation personnelle de l'épisode de Nazareth qu'il explicite plus nettement encore aux vv.25-30. La réaction prêtée aux gens de Nazareth paraît plus favorable à Jésus qu'en Mc (6,2-3), ce qui ne va pas sans surprendre si l'on tient compte de la fin de l'épisode : *Tous lui rendaient témoignage <sup>3</sup> et étaient dans l'admiration devant les paroles pleines de grâce qui sortaient de sa bouche (v.29)*. Contrairement à Mc (6,2), Luc ne fait aucune allusion aux *miracles* que ses compatriotes attribuent à Jésus. Cela se comprend puisque notre évangéliste situe l'épisode de Nazareth au tout début du ministère de Jésus qui n'a encore opéré aucun miracle. L'admiration des gens se concentre donc sur *les paroles pleines de grâce qui sortaient de sa bouche*. Il s'agit évidemment de l'actualisation par Jésus, en sa personne, de la prophétie d'Is 61 citée un peu plus haut et qu'il déclare *accomplie aujourd'hui*. L'accent porte non pas sur le contenu des paroles de Jésus (leur *sagesse* d'après Mc 6,2) mais bien plutôt sur leur *efficience* : elles sont porteuses de la *grâce* que Dieu fait aux hommes et tendent à s'identifier avec Jésus lui-même <sup>4</sup>.

Les commentaires des gens de Nazareth sur l'identité de Jésus et sa parenté, assez développés en Mc (6,3), sont réduits par Luc à une seule phrase : *N'est-il pas le fils de Joseph ?* (4,22b) Étant donné que pour l'évangéliste, Jésus n'est pas à proprement parler *fils de Joseph* (3,22-23), il y a peut-être là une allusion voilée à l'incapacité des gens de Nazareth à discerner la véritable identité de Jésus. Mais, de nouveau, la question ne connote aucune mauvaise disposition, alors que, dans le passage parallèle de Mc, les propos tenus par les gens de Nazareth sur Jésus, sa mère, ses frères et

soeurs donnent à penser qu'ils le considèrent comme un homme ordinaire et refusent de lui accorder un crédit particulier. C'est pourquoi *ils se scandalisaient à son propos*, c'est-à-dire s'offusquaient de ce que Jésus fasse preuve d'une sagesse et d'une puissance thaumaturgique qui les dépassaient. Rien de tout cela chez Luc. Ici, c'est Jésus lui-même qui, d'une certaine manière, prend à partie ses compatriotes. On discerne sans peine que Luc ne s'intéresse plus guère à l'histoire elle-même, rapportée par Mc et Mt, de l'incompréhension des gens de Nazareth envers Jésus lors d'une visite de ce dernier dans sa ville natale. Mais d'emblée, la première fois qu'il donne la parole à Jésus au tout début de son ministère, il lui fait prédire l'échec de sa mission auprès de l'ensemble du peuple d'Israël. Ce qui rend compte de la sévérité agressive de Jésus qui semble supposer *à priori* chez ses interlocuteurs de mauvaises dispositions foncières : *A coup sûr vous allez me citer le dicton : Médecin, guéris-toi toi-même. Tout ce qu'on nous a dit s'être passé à Capharnaüm, fais-le aussi ici dans ta patrie (v.23)*.

L'application à Jésus du dicton populaire <sup>5</sup> exprime ce qui, aux yeux des gens de Nazareth, constitue un préalable indispensable à leur reconnaissance de Jésus : tout comme un médecin doit d'abord être capable de se guérir lui-même pour conquérir la confiance et l'estime de ses futurs clients, Jésus aurait également à faire la démonstration de son pouvoir salvifique auprès des siens avant de prétendre les convaincre. Sinon quel crédit accorder aux *paroles de grâce sortant de sa bouche ?*

L'allusion à ce que Jésus aurait déjà accompli à Capharnaüm étonne à ce stade de la rédaction de l'Évangile et ne s'explique pas, d'un point de vue historique, puisque justement Jésus vient de commencer son ministère à Nazareth, et que rien encore n'a été raconté de son activité à Capharnaüm. Sans doute aux vv.14-15 a-t-il été question de façon générale d'un enseignement de Jésus en Galilée. Mais il ne semble pas que Luc veuille évoquer par là une activité précédant la prédication à Nazareth. Il s'agit plutôt d'une introduction à l'ensemble de la narration qui suit. En fait, juste *après* l'épisode de Nazareth, Luc nous décrira le ministère de Jésus à Capharnaüm (Lc 4,31-43; par Mc 1,21-39); 4,23 anticipe donc en parlant de ce qui s'est passé à Capharnaüm. Cela doit se comprendre à nouveau en fonction du caractère programmatique que Luc donne à la péripécie de Nazareth : celle-ci ne relate pas seulement le premier épisode, chronologiquement parlant, du ministère de Jésus, mais elle évoque déjà symboliquement l'ensemble de ce ministère, le rejet de Jésus

par le peuple d'Israël et son accueil par les païens. Aussi bien Luc tend-il par ailleurs, dans cette même scène, à durcir l'opposition des interlocuteurs de Jésus dans la mesure où elle lui paraît typique de l'attitude des Juifs en général. S'il abrège et édulcoré au v.22 la description des réactions des gens de Nazareth telle qu'on la lit dans Mc, il en retient l'essentiel - leur *incroyance* (Mc 6,6a) - et il en radicalise la portée dans la bouche de Jésus lui-même. Cela est particulièrement frappant dans la manière dont il «relit» et remanie complètement au v.23 la fin du récit de Mc : *Et il ne put faire là aucun miracle, si ce n'est de guérir quelques malades en leur imposant les mains, et ils s'étonnaient de leur manque de foi* (Mc 6,5-6a). Chez Mc, l'impuissance thaumaturgique de Jésus ne semble ni prévue ni voulue; elle résulte de leur *manque de foi* dont Jésus s'étonne et qui le paralyse en quelque sorte. Chez Luc, il paraît même hors de question d'avancer que Jésus fasse un seul miracle à Nazareth, et cela alors que ses compatriotes sont censés le lui demander formellement (ce qui n'est pas le cas en Mc où leurs questions montrent plutôt qu'ils n'attendent rien du fils de Marie) : *Fais donc ici dans ta patrie ce qu'on nous a dit s'être passé à Capharnaüm*. Jésus lui-même traduit cette exigence, mais tout indique que c'est pour la rejeter : non seulement il ne peut pas faire quoi que ce soit pour ses concitoyens, mais il ne le veut pas. Et s'il ne veut pas, cela résulte, dans la perspective de l'évangéliste, du refus par le peuple juif dans son ensemble d'accueillir les *paroles de grâce sortant de sa bouche*, de reconnaître en Jésus celui qui accomplit les promesses de l'A.T. Il n'empêche : Luc rapportera ensuite toute une série de miracles accomplis effectivement par Jésus en faveur d'Israël, à Capharnaüm et ailleurs. Mais le trait selon lequel, précisément dans sa patrie à Nazareth, il n'en fit aucun délibérément, procède d'une interprétation *a posteriori* sur toute l'œuvre de Jésus : le salut qu'il est venu apporter, Israël n'en bénéficiera pas.

Le v.24 apporte la réponse de Jésus aux paroles qu'il attribue à ses interlocuteurs du v.23, et introduit la déclaration des vv.25-27. Luc apporte à nouveau une retouche significative au texte de Mc (6,4). Au lieu du : *Il n'y a de prophète mésestimé (atimos) que dans sa patrie*, Luc écrit : *En vérité, je vous le dis, aucun prophète n'est bien reçu (dektos) dans sa patrie*. Non seulement, Jésus reprend à son compte de façon plus personnelle et appuyée que chez Mc le proverbe au sujet du prophète, mais l'adjectif *dektos* par lequel Luc remplace *atimos* (Mc), est choisi intentionnellement en référence à la prophétie d'Isaïe

citée plus haut qui annonce une *année de grâce (eniauton dektion)* <sup>6</sup> de la part du Seigneur (v.19). Le sens est clair : le temps du salut dont Jésus inaugure l'accomplissement (v.21) par *les paroles de grâce sortant de sa bouche* (v.23) ne se réalise pas pour les gens de Nazareth qui *ne reçoivent pas* Jésus, le porteur de ce salut. Le proverbe populaire qui chez Mc trouve en Jésus une application parmi d'autres et correspond à une constatation regrettable mais sans signification particulière, prend ici l'allure d'un énoncé plus théologique. Il ne s'agit plus d'un prophète méprisé par ses proches, mais du prophète envoyé par Dieu à son peuple pour le sauver à ce moment précis de son histoire et cependant *non reçu dans sa patrie*. Les conséquences en apparaissent autrement plus graves qu'en Mc : au lieu d'une impuissance thaumaturgique temporaire et très localisée de Jésus, Luc laisse entendre que c'est l'ensemble du peuple d'Israël <sup>7</sup> qui se soustrait définitivement à l'œuvre salvifique de Jésus au bénéfice des païens, comme la suite du récit le montrera. Naturellement, c'est là une vision schématiquement anticipative du ministère de Jésus procédant de l'expérience post-pascale de l'Eglise.

## II- Le sens et la portée des additions rédactionnelles

### A. Le salut accordé aux païens (vv.25-27)

Propres à Luc et sans doute composés par lui, les vv.25-27 marquent un net déplacement de perspective, en même temps qu'ils s'inscrivent dans la logique de la présentation lucanienne de la prédication inaugurale de Jésus à Nazareth. Ils présentent aussi la contre-partie positive, universaliste, des vv.23-24. Là, le prophète Jésus était rejeté par ses «concitoyens» de Nazareth dont le comportement laissait d'ailleurs présager celui de l'ensemble de ses «compatriotes» d'Israël. Ici, le rappel des miracles effectués par les prophètes Elie et Elisée en faveur de non-juifs sert de prédiction au salut que le prophète Jésus apportera aux païens.

Encore une fois, on chercherait en vain ici une vérification des paroles de Jésus au cours de son ministère terrestre qui, en fait, se limitera essentiellement au peuple juif, et ne concernera des païens qu'en de rares exceptions <sup>8</sup>. La référence à Elie et Elisée ne correspond pas davantage à la réalité historique, car sans restreindre leur ministère au peuple d'Israël, ils l'avaient

évidemment exercé d'abord au profit de ce dernier. Or Luc en relie et en épingle seulement deux épisodes qui lui servent à mettre en relief la portée universaliste du ministère de Jésus tel qu'il le conçoit.

Au niveau même de la formulation, la présentation que Luc en donne accentue le caractère typique de ces deux épisodes, et leur confère une dimension exclusive qu'ils n'ont pas dans les récits du *Livre des Rois*. Certes, l'envoi d'Elie chez la veuve de Sarepta dont il assure miraculeusement la subsistance et ressuscite l'enfant (1 R 17,7-24) et la guérison de Naaman le Syrien par Elisée (2 R 5,1-27) montrent déjà que la puissance du Dieu d'Israël peut bénéficier à des païens. Mais rien, dans ces récits, ne laisse supposer que les miracles des deux prophètes impliquent une préférence du Dieu d'Israël envers les païens au détriment des Juifs<sup>9</sup>. Or c'est ainsi que Luc entend les présenter : *Il y avait beaucoup de veuves en Israël aux jours d'Elie<sup>10</sup> ; pourtant ce n'est à aucune d'elles que fut envoyé Elie mais bien à une veuve de Sarepta au pays de Sidon. Il y avait aussi beaucoup de lépreux en Israël lors du prophète Elisée ; pourtant aucun d'eux ne fut guéri, mais bien Naaman le Syrien*. Ces paroles mises dans la bouche de Jésus semblent donc signifier, à partir de deux exemples particuliers, que les deux prophètes de l'A.T. n'ont fait de miracles qu'en faveur de deux étrangers au peuple d'Israël, et non en faveur de leurs nombreux compatriotes aussi nécessiteux. La conclusion sous-jacente en est que Jésus lui-même, prophète non-reçu dans sa patrie, n'exercera en définitive son ministère qu'au bénéfice des païens. Ainsi, du point de vue de Luc théologien de l'histoire, la carrière terrestre de Jésus, les paroles qu'il a dites et les gestes qu'il a posés effectivement au milieu de son peuple, n'ont pas apporté à celui-ci le salut dont les païens, eux, bénéficieront. La péricope de Nazareth préfigure déjà l'aboutissement inattendu de sa mission. Jésus s'y refuse à faire aucun miracle au profit de ses concitoyens, sa patrie la plus proche, alors pourtant qu'il en fera à Capharnaüm. Car sa patrie, l'ensemble du peuple juif, en ne reconnaissant pas en lui le prophète qui accomplit aujourd'hui les promesses de l'Écriture, n'en verra pas la réalisation. Mais celle-ci, au delà des frontières d'Israël, s'étendra à l'univers entier. Luc en décrira le processus tout au long des Actes des apôtres, et cette thèse, bien amorcée dès le début de l'Évangile, culminera dans ces paroles de Paul à Rome : *Sachez-le donc : c'est aux païens qu'a été envoyé ce salut de Dieu. Eux, ils écouteront* (Ac 28,28).

B. L'annonce du destin tragique de Jésus (vv.28-30)

La finale de la péricope (vv. 28-30) est aussi probablement une rédaction de Luc, et annonce déjà l'issue tragique du ministère terrestre de Jésus. Non contents de ne pas recevoir le prophète, ses compatriotes tentent de le supprimer : *A ces mots, tous dans la synagogue furent remplis de fureur<sup>11</sup>. Et se levant, ils le poussèrent hors de la ville...* Dans ce rejet violent de Jésus hors de la ville de Nazareth, Luc, une fois encore, entend préfigurer quelque chose : La mort infamante de Jésus, crucifié hors de la ville de Jérusalem. Ce thème se retrouve dans la parabole des vigneronniers homicides où le fils bien-aimé est jeté hors de la ville et mis à mort par les vigneronniers (Mc 12,8; Lc 20,15)<sup>12</sup>. Dès l'ouverture du ministère public de Jésus, Luc concentre l'attention de son lecteur sur son aboutissement : la mort salvatrice de celui qu'on désignera un jour comme *Roi des juifs* (Lc 23,33).

*Et ils le conduisirent jusqu'à un escarpement de la colline sur laquelle leur ville était bâtie, pour l'en précipiter. Mais lui, passant au milieu d'eux, allait son chemin*. On peut se demander si l'immunité dont jouit cette fois Jésus ne concrétise pas la protection que Dieu assure au juste d'après le Ps 91,11-12 : *Il donnera pour toi des ordres à ses anges, afin qu'ils te gardent. Et ils te porteront dans leurs mains, de peur que tu ne heurtes du pied quelque pierre*. Au cours de la troisième tentation, le diable, d'après Lc 4,9-12., se réfère à ces paroles de l'Écriture pour inciter Jésus à se jeter en bas du faite du temple de Jérusalem, mais celui-ci refuse de tenter le Seigneur. Luc ferait écho ici à cette scène en montrant comment, dans l'exercice de sa mission, Jésus dispose d'un pouvoir dont il s'était abstenu d'user à l'instigation du diable. Jusqu'à ce que l'heure décisive soit venue (cf. Lc 22,53; Jn 7,30.44; 8,59; 10,39), il échappera à ses compatriotes, mais le chemin suivi (eporeueto) par lui ne l'en conduira pas moins à Jérusalem pour y mourir (cf. Lc 9,51.53; 13,22.33; 17,11; 19,28).

Quant au thème du passage (diélthen), on peut y lire en raccourci la geste du messie-prophète que le sommaire d'Ac 10,38 explicitera en ces termes : *Dieu l'a oint de l'Esprit Saint et de puissance, lui qui a passé (diélthen) en faisant le bien et en guérissant tous ceux qui étaient tombés au pouvoir du diable; car Dieu était avec lui*.



## III - Un message d'une brûlante actualité

Nous aurions tort de nous croire trop vite du bon côté de la barrière, indemnes de l'attitude des compatriotes de Jésus. Trop souvent, nous faisons exactement la même chose qu'eux, sans peut-être nous en rendre assez compte. Trop souvent nous annexons Jésus, et à la fois nous le rejetons. Nous admirons les paroles de grâce qui sortent de sa bouche, mais nous ne réalisons pas qu'elles s'accomplissent aujourd'hui pour nous, et nous laissons ainsi passer, sans la saisir, l'offre du salut. Nous rendons peut-être témoignage à Jésus, mais nous ne comprenons pas, nous n'intégrons pas dans nos vies son message. Nous ne l'appelons plus *fils de Joseph*, nous le disons *fils de Dieu*. Mais en fait, en prétendant le connaître, en collant sur lui une étiquette théologique peut-être plus adéquate ou en nous prévalant d'une certaine « familiarité » ou « concitoyenneté » spirituelle avec lui, nous nous leurrions nous-mêmes et, en fin de compte, nous le méconnaissons. Nous attendons illusoirement de lui qu'il mette sa puissance au service de nos intérêts, et dans la mesure où il se dérobe à nos désirs ou les conteste, nous ne le recevons pas. Nous entourons d'un culte le *fils de Dieu*, nous rejetons le prophète dont la parole nous met en question.

Il nous arrive alors à nous, chrétiens, la même mésaventure qu'aux Juifs, parents, concitoyens, compatriotes de Jésus. *L'Évangile - la Bonne Nouvelle* du salut (cf. Is 61,1; Lc 4,18) - que nous avons refusé est adressé à d'autres que nous considérons peut-être comme des étrangers, des païens. Eux en bénéficient au lieu de nous. Cette perspective nous surprend, voire nous remplit de fureur; sans pouvoir plus mettre la main sur Jésus et le supprimer, nous tentons de nier l'évidence, de neutraliser parfois violemment les prophètes qui, *aujourd'hui encore*, la proclament. Mais Jésus *passé au milieu de nous* et nous échappe; *il va son chemin loin de nous*, vers d'autres hommes qui, eux, l'écoutent. Lors même que nous nous bouchons les oreilles à son Évangile, nous n'en arrêtons pas la diffusion au-delà de nos églises, de nos sectarismes et de nos ghettos. La seule issue pour nous : quitter les fausses assurances, les peurs et les prétentions qui nous tiennent prisonniers. La seule voie : suivre Jésus, en route vers Jérusalem, vers la passion et vers la gloire.

## NOTES

1. Nous l'avons étudiée précédemment : *Le discours-programme de Nazareth*, dans *Assemblées du Seigneur* (Nouvelle Série), n° 20, Paris, 1973, pp.17-27.
2. Parmi les travaux plus récents, signalons A. GEORGE, *La prédication de Jésus dans la synagogue de Nazareth. Lc 4,16-30*, dans *Bible et Vie Chrétienne*, 59 (1964) pp. 17-29; Ch. MASSON, *Jésus à Nazareth*, dans *Vers les Sources d'eau vive. Etudes d'exégèse et de Théologie* (Publications de la Faculté de Théologie de l'Université de Lausanne, II), Lausanne, 1961, pp.38-69; L.C. CROCKETT, *Luke 4,25-27 and Jewish-Gentile Relations in Luke-Acts*, dans *JRL*, 88(1969) pp. 177-183; H. SCHUERMANN, *Zur Traditions-geschichte der Nazareth-Perikope Lk 4,16-30*, dans *Mélanges B. RIGAUX*, Gembloux, 1970, pp.187-206; R.C. TANNEHILL, *The Mission of Jesus according to Luke IV 16-30*, dans E. GRASSER, A. STROBEL, R.C. TANNEHILL et W. ELTESTER, *Jesus in Nazareth* (BZNW, 40) Berlin, 1972, pp. 51-75.
3. Le verbe *martyreo* employé comme ici avec le datif de la personne a presque toujours le sens de rendre un témoignage favorable à quelqu'un. C'est le cas ici et dans tous les passages des Actes où il est employé. Ainsi par ex. en Ac 14,3 où nous rencontrons une formulation très semblable à celle de Lc 4,22 : à propos de Paul et de Barnabé, le texte dit qu'ils étaient pleins d'assurance dans le Seigneur qui rendait témoignage à la prédication (littéralement : la parole) de sa grâce... Aucune raison donc de comprendre le verbe dans le sens d'une manifestation d'hostilité contre Jésus, comme certains auteurs l'ont proposé.
4. Nous reprenons ici des considérations déjà émises dans notre précédent article concernant le début de la pericope. L'identification des paroles de Jésus et de sa personne ressort de l'apposition en Ac 10, 37-38 de *te génomenon rhéma* (littéralement : la parole advenue) et *Jésus de Nazareth*... retenons aussi l'insistance particulière de l'évangéliste à présenter Jésus comme le détenteur de cette grâce (Lc 2,40.52; Ac 14,3; 15,11.40; 20,32). Dans les paroles qui sortent de la bouche de Jésus on peut également voir une allusion à Dt 8,3 : *l'homme ne vit pas seulement de pain, mais de toute parole sortant de la bouche de Dieu*. Matthieu cite la phrase intégralement (4,4); Luc se limite à la première partie (4,4) mais semble reprendre la seconde en l'appliquant ici aux paroles sortant de la bouche de Jésus.
5. Dictionnaire populaire qu'on retrouve dans la littérature rabbinique : « Médecin, guéris ta propre paralysie » : Gn R 23 (15c); cf. encore le commentaire de Rabbi Lévi (vers 300) sur la parole de Lv 4,3 : « Si le prêtre qui a reçu l'onction pêche... Il répond : « Malheureuse la ville dont le médecin a la goutte aux pieds ». Voir Strack-Billerbeck, II, p.156.
6. Le verbe grec *déchomai* signifie : recevoir, bien recevoir, accueillir; l'adjectif *dektos* formé à partir de lui : reçu, bien reçu, agréable, salutaire.
7. On peut penser à un certain glissement de sens du mot grec *patris* du v.23 au v.24 : dans le premier cas, comme en Mc 6,1 et 4, il évoque le lieu d'origine, la communauté locale à laquelle se rattachait Jésus; dans le second il viserait sa patrie au sens plus large, le peuple d'Israël; ce qui expliquerait entre autre l'omission par Luc de la fin du v.4 de Mc : *dans sa parenté et dans sa maison*.



8. Ainsi le possédé de Gérasa : Mc 5,1-20 par.; le centurion de Capharnaüm : Lc 7,1-10 par Mt 8,5-13; la Syrophénicienne du pays de Tyr : Mc 7,24-30 par. Mt 15,21-28; un lépreux samaritain parmi neuf lépreux juifs en Lc 17,11-19 (épisode propre à Luc). Sans doute Jésus reconnaîtra-t-il que la foi du centurion dépasse celle qu'il a trouvée en Israël (Lc 7,9; Mt 8,10) et que le Samaritain est le seul des lépreux guéris à rendre gloire à Dieu (Lc 17,18). Mais cela ne l'amènera pas à étendre de façon habituelle son action auprès des païens et il respectera le privilège d'Israël (cf. Mc 7,27; Mt 15,24,26).

9. Elisée surtout fera de nombreux miracles en faveur de ses compatriotes et ressuscitera notamment le fils de la Shunamite (2 R 4,8-37).
10. Sur les trois ans et six mois de sécheresse et la grande famine, cf. 1 R 17,1; 18,1; Jc 5,17.
11. Même réaction en Ac 7,54 : *A ces mots, leurs cocurs frémissaient de rage, et ils grinçaient des dents contre Etienne.*
12. Le texte de Lc 13,33 où Jésus dit : *Il ne convient pas qu'un prophète périsse en dehors de Jérusalem* n'est pas contradictoire. La mise à mort de Jésus aura bien lieu à Jérusalem mais en dehors des murs de la ville, comme celle d'un criminel (cf. encore Ac 7,58; 14,19). D'après Luc, Jésus apostrophe immédiatement après la capitale de sa patrie : *Jérusalem, Jérusalem, toi qui tués les prophètes et lapides ceux qui te sont envoyés...* (13,34).

## Notes doctrinales



## HEUREUX LES PAUVRES ?

PAR MARCEL TAVERNIER

*Professeur au Centre de formation sacerdotale (Nantes)*

Il y a vingt ans, j'ai entendu bien des fois des prêtres déplorer qu'on ne prêche plus les Béatitudes. Un tel reproche serait injuste aujourd'hui. Les Béatitudes sont devenues le refrain perpétuel de nos liturgies : on en a fait des cantiques; on les entend proclamer à l'Evangile des messes de mariage; on les prend comme canevas d'examen de conscience dans les célébrations pénitentielles. Qui ne s'en réjouirait ?

Peut-on dire pour autant que nous les prêchions davantage ? Ou, plus exactement, qu'il nous soit devenu plus facile de bien accueillir nous-mêmes et d'annoncer aux hommes cette paradoxale promesse où se concentre toute la contradiction entre le Christ et le monde ?

### *Au cœur du scandale de la Croix*

C'est contre les Béatitudes que s'est surtout polarisée la protestation des athéismes modernes. Au XIX<sup>e</sup> siècle, les «maîtres du soupçon», comme les appelle Ricoeur, ont braqué sur elles les projecteurs des sciences humaines; et depuis, les mass média ont tellement popularisé leurs thèmes réducteurs que n'importe qui, aujourd'hui, est porté à ironiser ou à s'indigner lorsqu'il entend dire : «Heureux les pauvres».

Il ne faut pas avoir lu Karl Marx pour demander : «A qui profite cette religion ? Quelle est la politique, ou le système économique qui trouve intérêt à voir les opprimés se consoler des malheurs présents dans l'espérance d'une récompense eschatologique ? »

Il ne faut pas non plus avoir fréquenté Feuerbach ou Nietzsche pour se demander ce que signifie la glorification de la pitié : «Heureux les miséricordieux». Les Béatitudes représentent-elles autre chose que la compensation illusoire des impuissants, des résignés, de tous ceux qui doutent de l'homme et se complaisent dans son abaissement ?

## HEUREUX LES PAUVRES ?

75

Mais il revient sans doute à Freud d'avoir exprimé envers elles la plus définitive fin de non-recevoir : tout cela, n'est-ce pas du «masochisme», le symptôme le plus parfait de cette étrange maladie où l'homme trouve son plaisir à se faire le complice de ses propres persécuteurs ?

Combien, même parmi les chrétiens, échappent à de telles pensées lorsque la parole de Jésus résonne à leurs oreilles ? Imaginons-nous facilement, lorsque nous les prêchons, toutes les protestations, tous les sarcasmes, toutes les révoltes qui s'agitent dans le cœur des auditeurs ?

### *Au cœur de l'ambiguïté humaine*

Composées de mots tout simples cueillis au ras de l'expérience universelle, les Béatitudes se laissent aisément traduire en toutes les langues; il ne faut en appeler à aucune philosophie pour en comprendre le sens immédiat.

Mais quelle complexité derrière la limpidité des phrases ! L'ambiguïté ne réside pas dans les mots, mais dans les humbles réalités humaines qu'ils désignent. Les larmes, la faim et la soif, le dénuement, la pitié, l'espérance de la justice, la recherche de la paix, l'hostilité du monde ne recouvrent pas des valeurs idéales où puissent, d'un coup d'œil, se discerner le bien et le mal. Ces réalités constituent la matière même de la vie quotidienne, charriant le meilleur et le pire. Où s'arrête la pauvreté du paresseux ? Où commence celle de l'exploité ? Comment discerner l'authentique compassion et la condescendance méprisante, le pacifisme lâche et la foi invincible du témoin de la paix, la force d'âme du martyr et le fanatisme de l'exalté ?

Les Béatitudes ne se suffisent pas à elles-mêmes : on peut plaquer ces pauvres paroles sur toutes sortes de situations disparates. Avaient-elles le même sens lorsque, par elles, Jésus livrait le secret de sa propre action, et lorsqu'une Eglise, devenue étrangère aux drames du monde, y cherchait la justification de son inutilité ?

Les mots des Béatitudes ont absolument besoin de s'accompagner d'images concrètes : le témoignage de chrétiens qui les vivent à la façon du Christ et qui peuvent en donner une reproduction non falsifiée. Il ne suffit pas pour nous de les répéter : ils ne diront rien, si nous ne pouvons les illustrer par des exemples contemporains capables de leur donner vie et d'écarter radicalement les fausses interprétations.

Mais où trouver le critère qui nous donnera la clé du bon usage des Béatitudes ?



### Le peuple des pauvres

Quelques réflexions peuvent nous aider, me semble-t-il, à reconnaître ceux auxquels s'adresse la promesse du Seigneur.

Tout d'abord, il ne faut pas isoler les Béatitudes les unes des autres comme si elles visaient neuf catégories d'individus différents. Chacune apporte un éclairage nouveau, mais toutes convergent vers le même point : ensemble, elles composent le tableau du véritable peuple de Dieu. Toutes ne se trouvent pas réalisées en même temps pour chaque homme, mais, ensemble, elles dessinent le visage du groupe; et, sans doute, au long de son existence, chacun les recontera-t-il sur sa route personnelle et dans l'histoire de sa communauté.

Elles ne décrivent pas une simple situation sociale : le fait d'être pauvre ou persécuté; ni un moment particulier de la destinée humaine : les larmes, la faim ou la soif; elles ne donnent pas une liste de vertus : la douceur, la miséricorde ou la droiture du cœur. Il faut prendre tout cela ensemble, saisir le lien secret qui réunit ces sentiments, ces situations, ces moments, pour que se recompose l'image globale où tous ces traits s'harmonisent naturellement : alors apparaît l'image du peuple qui fait confiance à la parole de Dieu et lui reste fidèle au milieu des épreuves.

Il ne s'agit pas d'un peuple inactif, bien au contraire : il s'acharne à chercher la justice et à construire la paix. Ni d'un peuple résigné : il se compose d'hommes de désir, travaillés par une faim et une soif que rien n'apaise. Peuple en marche vers une Terre promise jamais atteinte; foule de voyageurs qui ne se chargent pas de fardeaux inutiles; caravane qui connaît les douleurs et les privations de la route inhospitalière et les attaques des ennemis qui harcèlent son cheminement.

Il ne faut pas chercher bien loin : Jésus décrit la situation d'Israël, depuis que, parti à l'appel de Dieu, il s'avance vers l'avenir, confiant en celui qui le guide, gardant l'espérance malgré la longueur et les surprises du voyage.

A l'encontre des Pharisiens, qui se croient installés dans la Terre promise et considèrent la Loi comme une règle abstraite pour mesurer leurs propres mérites, Jésus discerne le véritable Israël : ce peuple de pauvres qui regarde en avant, porté par l'espérance et obstinément fidèle à celui en qui il a mis sa confiance.

### Tu es le Pauvre, Seigneur Jésus

De ce peuple, Jésus lui-même fait partie; il en représente le visage le plus pur; en lui, chacun peut se reconnaître. Inutile de chercher ailleurs la secrète raison du mouvement qui porte les foules vers lui.

Pauvre, il l'est, non seulement parce qu'il vit d'aumônes et n'a pas où reposer sa tête, mais avant tout, parce qu'il a affronté le Tentateur et résisté à ses séductions. Il n'a choisi pour lui ni le profit, ni la gloire, ni la possession; sa seule richesse réside dans la parole de Dieu. La pauvreté pour lui, consiste à ne rechercher que la gloire du Père, sans rien détourner à son propre avantage.

Et, du même coup, il est devenu la cible de tous ceux qui, d'instinct, sentent le danger qu'il fait peser sur leurs fragiles sécurités : ceux que l'appel de Dieu ne réussit plus à mettre en mouvement, et qui se sont installés pour vivre confortablement à l'abri des murs construits par eux-mêmes pour se protéger des autres et de Dieu. Sadducéens et Hérodiens qui jouissent de la complicité avec le pouvoir, scribes détenteurs du savoir, Pharisiens à l'aise dans leur bonne réputation, tous prennent peur devant lui, comme leurs ancêtres grinçaient des dents en entendant les prophètes. Persécuté pour la Justice, insulté, calomnié, Jésus, le Pauvre, devant la coalition des puissants, est le visage du Juste désarmé.

Pauvre, il le restera jusqu'au bout. Le «cœur pur» ne triche pas avec la volonté de Dieu; la Loi ne lui offre aucune justification pour se laisser aller à l'intrigue, à la ruse, aux restrictions mentales ou aux représailles. Devant ses persécuteurs, il demeurera doux et miséricordieux, artisan de paix et homme de pardon, remettant sa cause entre les mains de Dieu, enraciné dans la certitude du Salut promis. Jésus Christ, le Pauvre universel, c'est l'homme seul devant la mort, criant sa confiance au Père, l'homme qui n'a plus le moyen de sauver sa propre vie et qui appelle de toutes ses forces la Résurrection.

### Dieu ou Mammon

Enracinées dans l'histoire d'Israël, illuminées par le témoignage du Christ, les Béatitudes représentent la parole de Dieu en forme de glaive, qui tranche en pleine chair de la réalité humaine et sépare le peuple fidèle de la foule idolâtre. Nul besoin pour saint Matthieu d'y adjoindre, comme Luc, des malédictions : à elles seules, elles indiquent la porte étroite qui ouvre sur le Royaume.

« Qu'est-ce que cela change, d'avoir la foi ? », nous demandons-nous parfois, ou entendons-nous demander autour de nous. Les Béatitudes apportent une réponse à cette question; elles montrent les conséquences logiques de la foi : si tu mets ton espoir en Dieu et non en toi-même, voilà le chemin par où il te conduira, voilà les signes auxquels tu reconnaîtras l'œuvre de son Esprit dans ta propre vie.

Les Béatitudes ne donnent pas un programme d'action : au contraire, elles dessinent, en négatif, le vide que Dieu creuse dans l'existence humaine qui consent à le prendre pour guide. Elles balisent toutes les directions dans lesquelles se déploie le feu dévorant du Saint d'Israël, le gouffre qu'il ouvre au cœur de l'homme et que lui seul peut combler.

Elles nous disent : Dieu sera ton Dieu, si tu n'offres pas ton cœur aux idoles, ni à l'Argent, ni à la Violence, ni au Plaisir, ni à la Tranquillité. A ce signe, tu reconnaîtras que tu es disciple de Jésus Christ : rien ne te satisfera pleinement au long de ton chemin, rien ne viendra saturer tes désirs, ni accaparer toutes tes forces; tu resteras toujours un homme qui regarde plus loin, qui ne s'estime jamais content, à qui aucune victoire ne donne le droit au repos.

Prêcher les Béatitudes, consiste d'abord à maintenir largement ouverte cette « béance » de l'homme, que rien ne peut combler tant que Dieu ne lui sera pas donné en partage; refuser toute consolation qui nous endormirait dans un bonheur aveugle; ouvrir les yeux, lucidement, cruellement, sur tout ce que le monde renferme d'injustice et de sort malheureux; crier après Dieu, au nom de tous ceux qui n'ont pas leur compte.

Qu'on ne s'imagine pas que ce soit facile ! Jésus Christ n'est pas celui qui fait chorus avec les contestataires de toute couleur : lui, il pousse à l'extrême la contestation et va toujours plus loin. Il ne se satisfait pas, d'avance, d'un peu plus de profit ou de confort, de meilleures structures économiques, d'un meilleur régime politique; il débride la plaie jusqu'au fond, jusqu'à ce désir du Royaume où, enfin, tous les scandales se verront abolis, tous les désirs comblés, toutes les injustices réparées. Bienheureux les pauvres de cœur, ceux que ne rassasie aucune maigre compensation, ceux à qui ne suffisent pas les avantages mesurés, ceux qui désirent tout et ne se laissent pas bernier par la pacotille de primes fallacieuses.

Heureux les vrais pauvres : ceux dont l'espérance reste intacte, ceux chez qui aucune jouissance n'apaise la soif d'un bonheur et d'une justice d'une autre qualité. Heureux ceux qui ne peuvent s'endormir dans leur quiétude personnelle, parce

qu'ils ont appris à voir aussi la détresse des autres. Heureux ceux qui vont jusqu'au bout de leur imploration pour l'homme.

Cela, les philosophes le disent aussi dans leur langage : l'homme est l'être des horizons illimités, des aspirations infinies. Jésus Christ, plus simplement, nous le dit avec des mots de chair et de sang; notre rôle, à nous ses envoyés, consiste à le répéter en son nom à tous les hommes. La pire trahison, de notre part, serait de rougir devant les sarcasmes des blasés, et de nous rabattre sur un pauvre réalisme à court terme, de ne prêcher qu'une révolte réduite à des objectifs mesurables, de bloquer l'essor de l'espoir au mirage de proches lendemains paradisiaques. A la limite, nous réduirions Jésus Christ à une pâle réplique de Spartacus.

*Les Béatitudes sont notre acte de foi*, inscrit dans la chair de nos vies. Elles disent, avec les mots de l'expérience quotidienne, que l'avenir de l'homme ne se trouve pas ailleurs qu'en Dieu. Elles révèlent la cruauté de ce monde et de cette vie, où nos désirs ne cessent de s'illusionner que pour être déçus : elles ouvrent, immensément, le champ de l'espérance en Dieu.

Chaque fois que nous cherchons à les édulcorer ou à les récupérer il faut nous demander, loyalement : « Est-ce que je crois vraiment que le seul bonheur définitif ne se trouve qu'en Dieu ? »

### *Le Royaume est à eux*

Le regard que Jésus porte sur les pauvres ne consiste pas seulement à discerner la valeur de leur espérance ou le dynamisme de leurs désirs. Cela, d'autres mystiques, d'autres politiques le font aussi. Le paradoxe des Béatitudes, réside dans le fait d'affirmer *déjà* le bonheur de ceux qui, justement ne connaissent pas ce que le monde appelle ainsi. Elles sont une promesse, la Promesse par excellence du N.T. : à vous, les pauvres, Dieu réserve son Royaume.

Cette parole, nous ne pouvons que l'accueillir, dans la nuit de la foi. De quel droit un homme irait-il dire à celui qui souffre : « Tu as de la chance » ? Récupérées par nous, les Béatitudes se réduiraient à une inconscience sacrilège ou une moquerie sadique. Aucune sagesse ne saurait les intégrer sans devenir folie inhumaine. Rien de moins opératoire que ces pauvres affirmations qu'aucun résultat tangible ne vient jamais confirmer; rien de plus gratuit ni de plus inutile pour notre action; elles n'énoncent pas une morale, ne suppriment pas la Loi, ne peuvent servir à élaborer aucun projet.

Elles nous disent, brutalement, la Justice de Dieu: Celui

qui les proclame à la foule rassemblée sur la montagne de Galilée, ne peut énoncer de pareilles énormités que parce qu'il est, lui-même, la parole de Dieu. Je me demande s'il existe, dans tout l'Evangile, des phrases qui, plus que celles-là, révèlent la divinité de Jésus. A travers elles, le Seigneur affirme la solidité éternelle de son Alliance; il nous donne la certitude que rien n'échappe à son regard, qu'il n'oublie pas son peuple, et que tout le détail de nos épreuves reste présent à ses yeux. Il annonce le Jour où toute fidélité trouvera enfin sa justification : ceux qui auront mis en lui leur espoir ne seront pas déçus.

Là s'enracine l'espérance chrétienne : si Dieu est Dieu, il n'existe pas de souffrance qui n'exige, en compensation, un bonheur surabondant; pas de pauvreté qui n'appelle une autre richesse; pas d'effort condamné à rester vain; pas de peine perdue pour toujours. Si Dieu est Dieu, toute la misère des hommes crie vers lui et implore sa Justice.

La réponse provisoire des Béatitudes nous permet de tenir bon au long du temps de la patience de Dieu. Elles ne révèlent pas les secrets desseins du Maître de l'Histoire : tout simplement, elles changent notre foi en espérance, en nous ancrant dans cet avenir où se révélera la gloire de Dieu.

C'est dire suffisamment qu'on ne peut prêcher les Béatitudes comme une parole humaine, quand bien même on voudrait les présenter comme le Message de l'Eglise : jamais mieux qu'à leur propos ne s'impose la phrase de Jésus : « Mes paroles ne sont pas de moi, mais de Celui qui m'a envoyé ». Au nom de quelle suffisance humaine oserions-nous promettre ce que nous ne pouvons donner ? Cette parole, nous la recevons tous au même titre, le prédicateur comme ses auditeurs, et seule nous donne l'assurance de parler, l'humble certitude d'appartenir nous-mêmes à ce peuple de pauvres qui attendent et accueillent cette promesse.

### *Seul l'amour ne passera jamais*

Paradoxes déconcertants, défi à notre sagesse, les Béatitudes font courir sur l'Evangile un souffle de folie. Il le faut bien pour nous disposer à reconnaître Dieu sur le visage du Crucifié, pour ouvrir notre cœur à la scandaleuse révélation de la pauvreté de Dieu. Mais loin de se confondre avec une aberration, cette folie est celle de l'amour qui projette le Fils de Dieu au plus profond de la condition humaine pour partager toutes nos misères et vivre avec nous l'aventure de l'espérance.

L'amour de la pauvreté en soi demeure une folie; mais pas

vraiment pour celui qui a fait la rencontre de Jésus Christ et a succombé à sa séduction. Le véritable disciple n'aime pas la pauvreté pour elle-même : il aime le Christ pauvre et ne cherche le dénuement que pour se rapprocher de lui.

Les exemples de saints partis à la recherche du Christ sur les chemins de la pauvreté abondent dans l'histoire de la spiritualité chrétienne : saint François d'Assise, le Père Chevrier, Charles de Foucauld et une foule d'autres. Mais l'histoire nous enseigne aussi la contre-épreuve des déviations de cette folie. Je pense en particulier à l'étrange aventure de ces franciscains du XIIIe siècle qu'on nomme les « Spirituels ». La nuance entre eux et saint François se discerne mal de prime abord : chez eux comme chez lui, le culte de la pauvreté atteint le paroxysme d'une sorte de folie. Pourtant, s'il faut juger l'arbre à ses fruits, quelque chose a stérilisé, chez eux, l'aventure spirituelle si féconde du Poverello. A mon avis, la différence essentielle réside en ceci : pour saint François, l'amour de la pauvreté reste l'amour du Christ pauvre, et c'est pourquoi il ne rejette aucun des sacrements qui révèlent Jésus Christ, à commencer par le sacrement primordial : l'Eglise. Pour les « Spirituels », au contraire, la pauvreté est devenue un absolu en elle-même, au point de leur faire rejeter peu à peu les sacrements du Christ, à commencer par la communion eucharistique. Etrange retournement : il ont érigé la pauvreté en « valeur » suprême, en norme de toute sainteté, et ils en ont fait leur bien propre, une véritable richesse à laquelle, finalement, ils ont tout sacrifié.

Je ne suis pas sûr qu'un danger semblable ne menace pas certaines façons actuelles de glorifier la pauvreté. Je veux dire ceci : au moment où notre civilisation occidentale, trop opulente, prend conscience de l'énorme gaspillage humain qu'accomplit la société de consommation, il est normal que se lèvent des fous qui, comme au XIIIe siècle, épousent « Dame Pauvreté ». Mais cette folie risque de ne mener qu'au suicide si elle s'érige en absolu, si elle ne conduit pas à la rencontre du Christ.

Il faut le redire sans ambiguïté : il n'existe pas d'autre commandement que celui de l'amour, pas d'autre valeur absolue que la charité; elle seule mesure l'authentique progrès vers le Royaume, qu'il s'agisse de sainteté personnelle ou de relations communautaires. Les Béatitudes ne formulent pas des commandements; elles lancent un appel à se mettre en route. La pauvreté ne représente rien par elle-même, sinon la condition inévitable de qui accepte de marcher à la rencontre ou à la suite du Christ.



L'amour ne calcule pas

Le meilleur preuve que les Béatitudes n'établissent pas un programme d'action, réside dans l'impossibilité de construire sur elles seules un comportement chrétien cohérent. Les voltairiens n'ont pas manqué, depuis longtemps, de ridiculiser, à juste titre, les inconséquences auxquelles nous succombons quand l'Évangile devient pour nous bavardage gratuit : « Si les richesses sont un mal en soi, il vaut mieux que je les conserve, à mes risques et périls; pourquoi faire aux autres un cadeau empoisonné ? Et si la pauvreté est un bien en soi, le plus grand service que je puisse rendre à mes frères, c'est de les voler » !

Sophismes, bien sûr ! Mais qui démontrent que les Béatitudes perdent toute signification si on les arrache au fil qui les maintient ensemble : la révélation que Dieu est Amour. Autrement dit, si on transforme en « lois », ces « signes de révélation ».

Les Béatitudes repèrent l'impact sur l'être humain, de cette réalité divine que constitue l'Agapé. Par nature, l'homme n'est pas porté à donner, à pardonner, à vivre en paix et à aimer spontanément la justice; il est d'abord un vivant, de chair et de sang; il n'existe que s'il possède, il ne peut survivre sans combattre, et ne saurait agir socialement sans droits reconnus ou conquis. La justice qu'il essaie de construire reste un perpétuel compromis entre des besoins contradictoires, en même temps que ses avancées jalonnent la poursuite tâtonnante d'un mieux-être mystérieux.

Le commandement de l'amour vient donner son nom au but de cette marche en avant dont le sens se dérobe sans cesse à nous : notre destinée consiste à faire naître la charité au sein des relations humaines; notre seul avenir se dessine à l'image de la Trinité de Dieu. Mais, par le fait même, la Loi du Christ provoque une terrible distorsion de nos forces, un déséquilibre mortel pour toutes nos sécurités. Nous qui luttons pour posséder plus, elle nous appelle à donner gratuitement; nous qui avons tant de mal à nous imposer, à nous faire reconnaître, elle nous invite à nous oublier nous-mêmes; nous qui connaissons le caractère impitoyable des combats que la vie nous impose, elle nous ordonne de pardonner et d'avoir pitié.

Un tel commandement n'a rien à voir avec les préceptes que commande la société : personne parmi nous n'a autorité pour l'imposer à qui que ce soit. Il ne peut jaillir qu'au cœur de la rencontre personnelle avec Jésus Christ : « Tu as les paroles de la vie éternelle » : ta Loi, je la reconnais comme la loi de la vie véritable, la conséquence logique de la Bonne Nouvelle

que tu apportes; pour toujours, tu as fait alliance avec nous, et désormais je n'ai plus à porter le fardeau de la réussite de ma propre vie : je t'ai remis ma destinée et je sais que tu ne me décevras pas. Je suis libre d'aimer, sans avoir peur de me perdre, parce que je sais que ton amour ne me manquera jamais.

Et c'est pour cela que je puis, en toute liberté, que je dois participer aux luttes pour la libération de mes frères. Je ne me tiens pas responsable, à leur place, de l'usage qu'ils feront des richesses, des droits et des pouvoirs qu'ils cherchent à conquérir. Tu m'as commandé de les aimer. Comment t'obéir autrement qu'en les aidant à devenir plus hommes, c'est-à-dire plus libres, plus conscients, plus responsables, moins esclaves de la nature, de l'ignorance ou des tyrannies humaines ? Comment les aimer autrement qu'en leur permettant d'avoir le temps d'écouter eux-mêmes ta parole ?

Il ne m'appartient pas d'aller plus loin. La parole : « Heureux les pauvres », Jésus Christ l'adresse personnellement à chacun : pour celui à qui elle parviendrait par autorité interposée, il n'en resterait qu'une affreuse caricature. Toi que j'aime, je ne peux vouloir que t'enrichir. Si le salut réside dans la pauvreté, il dépend de toi seul d'en décider; pour ma part, je ne peux que te laisser deviner que se cache là le secret de mon bonheur à moi.

Car je puis croire au témoignage de celui qui vient au secours de ma détresse; mais comment accepter qu'un autre décide de mon bonheur à ma place, et me condamne à la pauvreté en prétendant qu'il ne veut que mon bien ?

### Le Sacrement du pauvre

Et pourtant, « il y aura toujours des pauvres parmi vous ». Combien de protestations cette phrase n'a-t-elle pas soulevées ? On y a vu une lâche résignation à la fatalité, ou encore un scepticisme injurieux envers les possibilités économiques et politiques de l'humanité: Karl Rahner parle, à ce sujet, de « nécessité inhérente à l'histoire du Salut », un peu comme d'un mal inévitable dont il faut prendre son parti définitivement.

Il faut bien reconnaître que, jusqu'à présent, rien dans l'histoire n'est venu démentir le Christ; économistes et sociologues n'en finissent pas de dénombrer les marginaux de la société industrielle, les exclus et les oubliés de la croissance, et de repérer après coup les erreurs de prévision des plans quinquennaux. D'autres préfèrent, plus directement, parler de victimes et d'exploités, sans pour autant pouvoir donner un seul exemple de société sans bavure.

Il ne s'agit pas d'ironiser : ce serait cruel, injuste et vraiment déplacé. Pourtant la parole de Jésus demeure toujours; elle ne s'éclaire qu'en liaison avec la béatitude des pauvres. Elle n'énonce pas plus une malédiction qu'un proverbe de bon sens : elle dit la valeur permanente du visage humain de Dieu incarné.

Il y aura toujours des pauvres par vocation. Toujours l'appel de Jésus Christ restera inséparable d'un détachement total, afin que rien ne vienne partager le cœur passionné de son amour. Toujours, l'obéissance à sa Loi conduira nécessairement sur un chemin semblable au sien, le chemin de la Croix.

Mais également, toujours, ceux qui se feront pauvres par choix personnel se sentiront des privilégiés, des parvenus, en comparaison des «pauvres par force», comme on dit en Provence. Luxe que la pauvreté volontaire, à côté de celle qu'on n'a pas choisie. A ces pauvres là, Jésus s'est identifié d'avance, et notre seule mission à leur égard, il l'a lui-même illustrée de façon très détaillée, dans la fresque du Jugement dernier : «J'ai eu faim et vous m'avez donné à manger».

Ce jour-là seulement nous saurons vraiment ce que voulait dire «Heureux les pauvres»; eux seuls nous montraient l'usage à faire de nos biens et de nos pouvoirs; par eux, Jésus Christ sollicitait l'efficacité de notre amour. Réellement, ils étaient les sacrements de Dieu frappant à la porte de notre cœur.

## TITRES DE LA DEUXIÈME SÉRIE D'ASSEMBLÉES DU SEIGNEUR

- |   |  |
|---|--|
| * 1. La prière eucharistique                    | 34. 3° Dimanche ordinaire *                    |
| * 2. Anaphores nouvelles                        | 35. 4° Dimanche ordinaire *                    |
| * 3. Lectionnaire dominical                     | 36. 5° Dimanche ordinaire                      |
| 4. Temps de l'Avent                             | 37. 6° Dimanche ordinaire *                    |
| * 5. 1 <sup>er</sup> Dimanche de l'Avent        | 38. 7° Dimanche ordinaire *                    |
| * 6. 2° Dimanche de l'Avent                     | 39. 8° Dimanche ordinaire *                    |
| * 7. 3° Dimanche de l'Avent                     | 40. 9° Dimanche ordinaire *                    |
| * 8. 4° Dimanche de l'Avent                     | 41. 10° Dimanche ordinaire *                   |
| 9. Temps de Noël                                | 42. 11° Dimanche ordinaire *                   |
| * 10. Fête de Noël                              | 43. 12° Dimanche ordinaire *                   |
| * 11. De Noël à l'Épiphanie                     | 44. 13° Dimanche ordinaire *                   |
| * 12. Epiphanie et Baptême du Seigneur          | 45. 14° Dimanche ordinaire *                   |
| 13. Temps du Carême                             | 46. 15° Dimanche ordinaire *                   |
| * 14. 1 <sup>er</sup> Dimanche du Carême        | 47. 16° Dimanche ordinaire *                   |
| * 15. 2° Dimanche du Carême                     | 48. 17° Dimanche ordinaire *                   |
| * 16. 3° Dimanche du Carême                     | 49. 18° Dimanche ordinaire *                   |
| * 17. 4° Dimanche du Carême                     | 50. 19° Dimanche ordinaire *                   |
| * 18. 5° Dimanche du Carême                     | 51. 20° Dimanche ordinaire *                   |
| * 19. Dimanche de la Passion                    | 52. 21° Dimanche ordinaire *                   |
| * 20. La Cène du Seigneur                       | 53. 22° Dimanche ordinaire *                   |
| * 21. Le triduum pascal                         | 54. 23° Dimanche ordinaire *                   |
| * 22. Temps pascal                              | 55. 24° Dimanche ordinaire *                   |
| * 23. 2° Dimanche de Pâques                     | 56. 25° Dimanche ordinaire *                   |
| * 24. 3° Dimanche de Pâques                     | 57. 26° Dimanche ordinaire *                   |
| * 25. 4° Dimanche de Pâques                     | 58. 27° Dimanche ordinaire *                   |
| * 26. 5° Dimanche de Pâques                     | 59. 28° Dimanche ordinaire *                   |
| * 27. 6° Dimanche de Pâques                     | 60. 29° Dimanche ordinaire                     |
| * 28. Fête de l'Ascension                       | 61. 30° Dimanche ordinaire *                   |
| * 29. 7° Dimanche de Pâques                     | 62. 31° Dimanche ordinaire *                   |
| * 30. Fête de la Pentecôte                      | 63. 32° Dimanche ordinaire *                   |
| * 31. Fête de la Trinité                        | 64. 33° Dimanche ordinaire *                   |
| * 32. Fêtes du Saint-Sacrement et du Sacré-Cœur | 65. 34° Dimanche ordinaire *                   |
| * 33. 2° Dimanche ordinaire                     | 66. Fêtes de l'Assomption et de la Toussaint * |
|   | 67. Tables                                     |

\* numéros parus

Imprimé en France

Imprimerie Saint-Paul, 55001 Bar le Duc. Dép. lég. 1<sup>er</sup> trim. 1974.

N° d'édition 6385 N° XII-73-518



## Année A

Les pauvres à la recherche de Dieu (So 2 ; 3)	
<b>B. Renaud</b> . . . . .	4
Conscience de sa pauvreté et fierté dans le Seigneur (1 Co 1) <b>P. de Surgy</b> . . . . .	10

---

## Année B

Je ferai lever un prophète (Dt 18) <b>A. Barucq</b> . . . . .	20
Appel au célibat consacré (1 Co 7) <b>C. Bigaré</b> . . . . .	27
Le cri et le secret: signification d'un exorcisme (Mc 1)	
<b>J. Brière</b> . . . . .	

---

## Année C

Jérémie devant sa mission de prophète (Jr 1)	
<b>J.-L. Déclais</b> . . . . .	
Le mystère de la charité (1 Co 12; 13) <b>M.-F. Lacan</b>	
Aucun prophète n'est bien reçu dans sa patrie (Lc 4)	
<b>E. Samain</b> . . . . .	

---

## Notes doctrinales

Heureux les pauvres ? <b>M. Tavernier</b> . . . . .	
---	--

---

DISTRIBUYE  
PROPAGANDA POPULAR CATOLICA  
MADRID-1966  
Enrique de Sant Lluís, nº 4  
(Antes Azabu, 54) - MADRID-18